

LES



CHRONIQUE

Le théâtre des nostalgies
Page C 2

THÉÂTRE

Daniel Danis
Page C 3

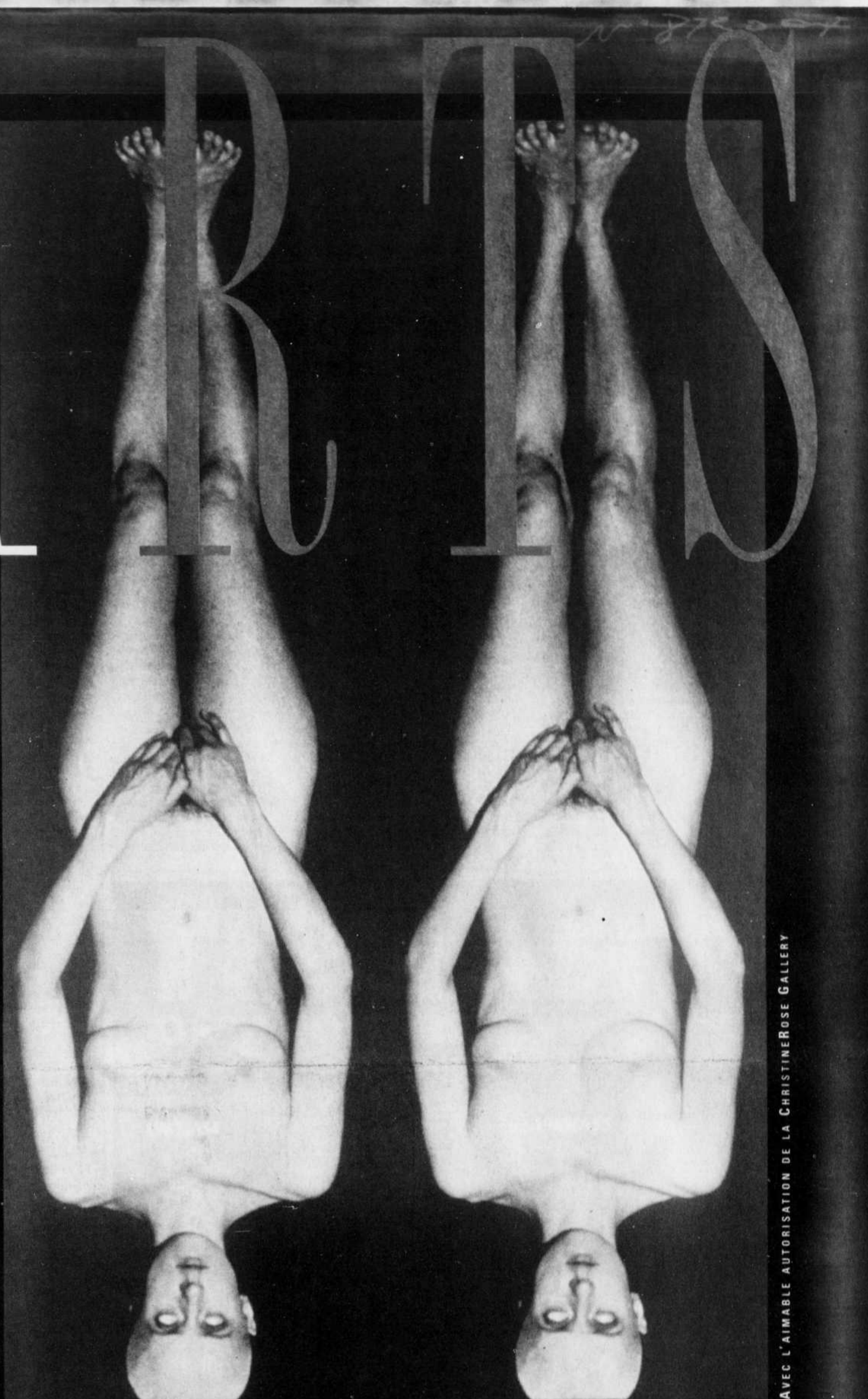
MÉDIAS

Tous pour un et un pour tous
Page C 6

Cinéma

Page C 4
Alfred Brendel
Page C 7
Arts visuels
Page C 8

Corps diffractés



AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA CHRISTINE ROSE GALLERY

Janieta Eyre, *Clones*, 1999 (détail)
Diplyque tiré de la série *Lady Lazarus*,
épreuve par virage au sélénium

Depuis deux ou trois ans, on avait cru le voir disparaître de l'avant-plan de l'art contemporain, mais il revient à la charge. Au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), le prochain trimestre est consacré au corps. Une nouvelle prise de conscience voit le jour, qui porte sur les manipulations du vivant.

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le corps fait une nouvelle entrée au musée. Et on ne parle pas de celui du spectateur. Il n'y a rien de gratuit, le corps revient de toutes parts. À compter du 4 avril, le MACM inaugure une installation du vidéaste et comédien Alain Pelletier, qui, dans des œuvres où l'on étouffe, cultive une esthétique du corps saisi, confiné dans des espaces claustrophobes. Au début du mois, l'institution était l'hôte d'un colloque portant sur les rapports renouvelés entre la médecine et l'art. Enfin, le trimestre se terminera sur une exposition attendue, *Métamorphoses et clonage*. Onze jeunes artistes des scènes québécoise, canadienne et internationale, tous nés dans les années 60, sont préoccupés par un nouvel imaginaire du corps, véhiculé par les biotechnologies.

Quiconque s'est frotté à l'art contemporain sait combien le corps, depuis les années 80, a pris une place prépondérante dans ses officines blanches. La peau comme motif privilégié a été forcée de toutes parts, comme site de tensions entre l'intérieur et l'extérieur du corps. Le corps souffrant, malade, attaqué, porteur d'identités sexuelle, culturelle et sociale, notamment par ses apprêts: tous ces corps étaient à l'honneur. Le corps s'est fait lisse, grotesque, il s'est fragmenté. On lui a assigné toutes les prothèses possibles.

À Montréal, à tout le moins, on se souvient de la

méga-exposition *Objectif corps*, au Musée des beaux-arts de Montréal, en 1997. En photographie, le corps réel était représenté sous toutes ses coutures. On aurait pu croire que le corps était passé du côté de l'esthétique relationnelle, rubrique de plus en plus populaire auprès des commentateurs. L'artiste entraîne son corps dans une mise en rapport direct avec la sphère sociale. Aujourd'hui, du reste, a lieu un colloque à la galerie Skol qui réfléchit au passage *Des formes de l'art aux formes de vie*, en partant du fait que, depuis trois ans au Québec, l'art développe diverses stratégies d'infiltration de la sphère publique.

Mais regardez autour de vous: le corps est criblé. *Piercing*, implants sous-cutanés et greffes de toutes parts attaquent la peau et l'intérieur du corps. Encore récemment, Robert White, neurochirurgien à l'Université de Cleveland, se disait presque capable de greffer une tête humaine entière. Même les sutures disparaissent. Par le Web, le corps devient virtuel. Par la virtualité, le corps est simulé. On parle de cybersex. Le corps humain cloné est à nos portes. S'ouvre un nouvel imaginaire.

Le corps se dissout. Il s'absente, pourrait-on dire, mais se retrouve médiatisé ailleurs et autrement. L'exposition de la vie privée par les fameuses webcam sur Internet soulève une foule d'interrogations. Elles rendent manifestes les notions de surveillance, de communauté,

VOIR PAGE C 2: DIFFRACTÉS

Deux divas pour une divine soirée !

Flamboyante, Isabelle Boulay embrase les Amériques !

Électrisante, Diane Dufresne allume les foules !

19 CE SOIR h 30

20 CE SOIR h 30



ISABELLE BOULAY

UNION LIBRE DES AMÉRIQUES



DIANE DUFRESNE

BELLE ET REBELLES

LES ARTS

Le théâtre des nostalgies

Veux, veux pas, on essuie sa petite larme à voir renaître un vieux théâtre longtemps familial. Même si l'accouchement en question fut cher, long, pénible, sous césarienne et perfusion. Mardi soir, je me suis surprise, comme bien d'autres têtes de pipe du parterre, à chercher le fantôme poilu et enfumé de l'Outremont sous les fresques de Briffa, quand il était peut-être tout simplement en chacun de nous. Tant pis, après tout, me disais-je, si la soirée de gala pour l'ouverture est un peu guidée. Bof! J'admiraient l'arc de scène aux feuilles et aux grenades Art déco entrelacées. Pas de doute: c'était bien notre vieil Outremont.

Envolés, les déboires et les délais d'une saga de restauration, les douze millions engloutis, l'arrêt des travaux en 1996 avec commission d'enquête remettant en question l'intégrité de la première équipe de rénovation. Le sourire me revenait au milieu des ors et des fresques. Sentimentale, donc.

L'émotion aurait été quand même plus grande si Roland Smith avait été présent, à tout le moins par l'esprit. Il fut si longtemps à la barre du théâtre, de 1971 à 1987, avec un cinéma de répertoire vers lequel tout le monde se ruait, un volet spectacle. Mais bon! Parti à l'étranger, l'ancien propriétaire du lieu, m'a-t-on répondu quand j'ai fait mon petit appel au Super Club Vidéotron de l'avenue du Mont-Royal, dont il est aujourd'hui gérant. Si bien que le gala se faisait l'autre soir sans lui et — plus grave — sans que nul ne donne de coup de chapeau au pionnier en un discours de circonstance. Triste omission. Parce que le



Odile Tremblay

fantôme, réflexion faite, c'était lui.

On souhaite quand même tout le succès du monde à l'Outremont. Faut dire qu'on l'avait longtemps attendue, sa renaissance. Se cogner durant dix ans à la foutue palissade autour du vieux temple culturel donnait mal aux pieds. Allez vous plaindre quand un bijou architectural de 1929 se voit sauvé de la défiguration. Tant d'autres s'affaissaient.

Après la fusion des municipalités, aurait-il ressuscité aussi bien de ses cendres? Un doute m'assaille... De fait, la Ville d'Outremont, légitime propriétaire du théâtre depuis 1994, malgré ses cafouillages, a mis probablement plus de cœur à l'ouvrage qu'une mégapole trop sollicitée. Un peu à l'est, suivez mon regard, avenue du Parc, le théâtre Rialto, défiguré par un proprio qui ne s'enfarge guère dans le patrimoine, eut moins de chance que lui en plein Montréal...

L'Outremont bondit-il vers des lendemains qui chantent pour autant? Espérons que oui, sauf que... Du temps de sa gloire, au cœur des années 70 et 80,

peu de concurrents le talonnaient, alors qu'aujourd'hui... Il en a poussé, des salles de spectacle, dans le paysage de Montréal depuis le temps. Des anciens temples musicaux furent ressuscités, de nouveaux sont apparus, d'autres relocalisés. Bonjour le nouveau Métropolis, le Corona, le Club Soda, l'Olympia, le Cabaret du Musée Juste pour rire, le Centre Pierre-Péladeau, la Chapelle historique du Bon Pasteur. Ajoutez-les au Spectrum, au Théâtre Saint-Denis, à la Place des Arts, alouette. Or voici donc l'Outremont remis sur ses rails. Et si Montréal et sa banlieue immédiate croulaient désormais sous trop de scènes? Je demande ça comme ça. A la prochaine récession, se dégarneront-elles du parterre?

L'Équipe Spectra gère le Théâtre Outremont pour vingt ans, rien de moins. Tout un programme. Elle déploie aussi ses spectacles à l'Olympia, au Métropolis et au Spectrum. André Ménard, le vice-président de la compagnie — qui fit avec son associé Alain Simard ses premiers pas de producteur dans ce même théâtre —, vous dira que des salles, il n'y en a jamais trop en haute saison. Cela dit, il faut les remplir aussi le reste du temps. De l'avis d'André Ménard, l'Outremont trouvera sa vocation petit à petit entre la musique populaire, la musique classique, la danse, le théâtre privé. Et puis la municipalité se réserve une cinquantaine de soirs pour ses propres événements culturels. Ça décharge un peu l'Équipe Spectra d'y tricoter des shows trop serrés. Soit!

Sage tout de même, la salle. Pas sûr que les baby-boomers, moins sortieux que jadis, reprendront d'as-

saut le théâtre de leurs 400 coups sur Bernard. L'Outremont n'est ni le Spectrum ni le Club Soda pour l'ambiance en délire du jour. N'empêche... On souhaite au vieux théâtre de se trouver un nouveau public, plus jeune, plus fou, moins installé dans ses pénes au coin du feu que celui qui y trimballe ses souvenirs. Et un public à pied, tant qu'à y être.

Problème crucial du Théâtre Outremont: la panne de stationnement. Roland Smith s'y était lui-même cassé les dents à l'époque. Son monde tournait en rond au volant, rue Bloomfield et rue Champagneur, en rageant ferme. Chez Spectra, on assure qu'il y a des pourparlers avec les écoles PGL et Outremont High School afin de prêter des espaces aux quatre roues les soirs de spectacle, en plus de repousser l'heure de clôture des parcomètres. Cela dit, le projet de stationnement souterrain sous le tennis voisin a avorté. Les ententes (temporaires) avec les écoles ne sont pas encore coulées dans le béton. Or l'Outremont ouvre...

Je regardais l'autre soir le beau théâtre rafistolé à prix d'or et je me demandais jusqu'à quel point on ne s'offrirait pas tout ensemble, Spectra y compris, un beau trip de nostalgie. Rêve de baby-boomers que celui de la pleine renaissance de cette salle-là, quand le profil du monde du spectacle a autant changé et celui de son public consacré aussi? Sans doute. Je ne sais pas si ce rêve-là remplira les coffres de l'Outremont, mais on a envie quand même d'y croire, tous sentimentaux unis dans un vieux temple culturel de la rue Bernard où les fantômes ont décidément la vie dure.

otremblay@ledevoir.com

DIFFRACTÉS

SUITE DE LA PAGE C 1

Biotechnologie, biofictions

d'intimité, de pornographie, d'image de soi et du cyborg, être de chair et de fer, fantasmé depuis longtemps. Parallèlement, la biotechnologie prend rapidement de l'essor et produit une bioéconomie; elle transige des parties du corps, parfois légalement, pas forcément. A preuve: l'actualité qui exhume de sordides histoires de trafic d'organes.

Un nouveau corps émerge, régi par une éthique nerveuse. Le clonage humain, qui serait possible, inquiète. Les artistes produisent de nouvelles images du corps, au moment où les structures de tout être vivant peuvent être modifiées. Une nouvelle eugénique se profile. Le mythe du corps en santé se renforce. Infiniment perfectible, le

corps devient encombrant. De leur côté, les artistes produisent des biofictions.

Pour Christine Bernier, qui a mis sur pied le colloque *Art et médecine*, qui avait lieu au début du mois, «il y a un retour du corps. Mais de façon particulière. Aujourd'hui, de la même façon que dans la société générale, le corps biomédical traduit une préoccupation chez les artistes et les théoriciens».

Le corps est-il obsolète? «D'un point de vue biomédical, oui. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, on se sent obligé de se prononcer sur les implications éthiques d'une découverte dont on pressent les applications. Le questionnement éthique a toujours surgi après qu'on a réussi l'expérience. C'est dire à quel point cette question nous préoccupe. Le corps est obsolète, mais nos mythes sur le corps, notre désir de représen-

tation du corps, ça, ce n'est pas obsolète.» On s'y rattache, explique Bernier, mais par rapport à une certaine intégrité physique désuète que l'on voudrait préserver.

Henri Atlan est médecin, spécialiste du clonage et chercheur en sciences humaines. Invité au colloque *Art et médecine*, ce dernier précise que le terme identique sur le plan génétique ne veut pas dire identique sur le plan de l'individualité. Selon lui, le problème éthique du clonage ne se pose pas au chapitre de l'intégrité du corps mais est un problème d'ordre social. La société ne serait pas disposée à aménager un espace pour un clone qui serait à la fois un frère, parce que identique comme un jumeau, et un fils, puisque reproduction de soi. On mesure aussitôt la dimension symbolique du problème posé. «Ce drame nourrit l'imaginaire et le fera encore un bout de temps, ajoute Bernier. C'est un imaginaire dont on dispose depuis peu de temps. C'est notre corps, mais qu'on ne connaît pas sous cet angle, un nouveau matériau pour les artistes.»

à une autre réalité sociale.»

Les questions sur le corps renvoient à la génétique. Tous les artistes de l'exposition sont nés dans les années 60. Sans aborder directement le clonage, ceux-ci nous confrontent au malaise que provoque de telles situations, «fantasmiques pour tout le monde».

Métamorphoses et clonage s'éloigne cependant d'un art qui traite des relations entre l'art et la science. Pas d'imageries scientifiques, pas question d'une hybridité simple des corps, pas d'iconographie scientifique. D'autres expositions depuis deux ans, comme *Spectacular Bodies*, au Hayward Gallery de Londres, avec ses nombreuses images et sculptures d'anatomie, ou *Unnatural Science*, actuellement au Massachusetts Museum of Contemporary Art (jusqu'au 15 avril), avec des artistes qui font appel à la science pour pondre des œuvres humoristiques ou irrévérencieuses, des clones d'animaux, des corps hybrides, au sens strict du terme. «Je trouvais que ces expositions traitaient de l'épiderme, commente la conservatrice. Je voulais traiter, sans prétention, du sens de la condition humaine face au clonage.»

Métamorphoses et clonage

Cet imaginaire sera mis en exposition par *Métamorphoses et clonage*. Selon Sandra Grant Marchand, conservatrice du MACM responsable de l'exposition, les craintes engendrées par l'arrivée du nouveau millénaire ont peut-être détourné l'attention de la problématique des progrès génétiques. «On est passé à côté d'un questionnement, parce qu'un autre, sur le millénaire, a pris la place.» Voilà qui expliquerait peut-être le désinvestissement artistique de la notion de corps observé au cours de ces trois dernières années environ. Marchand rappelle que Dolly est née en 1997. «Ce n'est pas un hasard. C'est un signe que les savants voulaient souligner le passage

et l'homme qu'amène la génétique. Le corps multiple perd de son individualité humaine, du désir d'être tous pareils, bref, de clonage.» Janieta Eyre, pour sa part, traite de l'autoportrait, mais dédoublé. Elle met en scène la disparition de soi. Nathalie Grimard montrera une nouvelle production, des corps suturés. «Les artistes de l'exposition mettent en avant des problématiques quant à la perception du corps qui n'est plus unifié. Ils traitent non pas du futur, mais de notre propre image identitaire ou corporelle. On fait une projection dans le futur devant ces œuvres, mais en fait, ce qu'ils nous présentent est déjà là.» Déchiré par la science, le corps ne s'appartient plus. Le corps n'est plus stable, toutes les fictions sont permises.

PERSÉE.ID.MÉDUSE

Alain Pelletier
Du 4 avril au 6 mai

MÉTAMORPHOSES

ET CLONAGE

Du 25 mai au 2 septembre

Lire aussi, en page C 9, notre texte sur Alain Pelletier.

Dans la lignée
du travail sur
HITLER :

MATINÉES
24, 31 mars et 7 avril à 15h

TRANSIT
- SECTION N°20

CONCEPTION ET ÉCRITURE

Alexis Martin ET Jean-Pierre Ronfard

MISE EN SCÈNE Alexis Martin

AVEC

Jacques Baril
Martine Beaulne
Daniel Brière
Michel Charette
Sophie Dion
Jean Maheux

DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES Julie Charland

ÉCLAIRAGES Sylvie Morissette

RÉGIE Colette Drouin

DIRECTION TECHNIQUE Éric Locas

PRODUCTION Nouveau Théâtre Expérimental

Du 16 mars au 7 avril 2001

du mardi au samedi à 20h30

à Espace Libre, 1945 rue Fullum

réservations

521-4191

espace libre

LE DEVOIR

SAO présente

VUE SUR LA SCÈNE
RELEVÉ

Festival de créations en arts de la scène

festival
du 29 mars au
7 avril 2001

Auditorium le Prévost,
7355, avenue Christophe-Colomb
Métro Jean-Talon
Laissez-passer et information :
(514) 278-3941 ou (514) 872-6131
Entrée libre
Les spectacles débutent à 20 h.

Diffusé par Créations Etc...
et la maison de la culture
Villeray-Saint-Michel-Paro-Extension

Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Ville de Montréal

Horaires du festival 2001
Les spectacles débutent à 20 h. Entrée libre.

Judi 29 mars Chanson

Mort de rire
La Chango Family
Mes Aïeux

Judi 5 avril Théâtre

Plan B
La chambre de mon imagination

Vendredi 30 mars Danse

KaRina Iraola
Cela ne veut pas dire grand chose
ZOU danse
Un 3 de 5
Stéphane Deligny
Anamnesis

Vendredi 6 avril Chanson

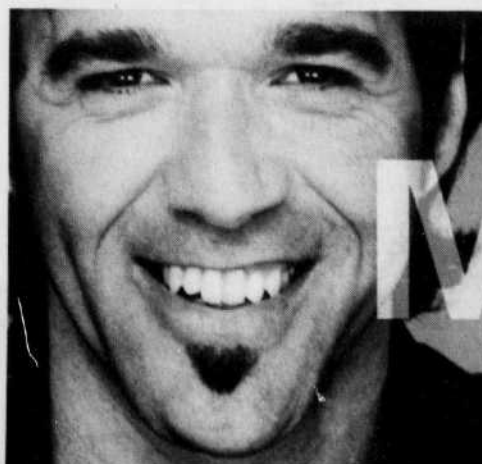
Julie Salvador
Laure Péré
Sophie Lemaire

Samedi 31 mars Théâtre

Bas les Masques
Les cafards, ça copule!
Les cafards, ça s'écrase!

Samedi 7 avril Théâtre

L'escargot théâtre
Les carnets d'un sot



MC

MAGAZINE CULTUREL
DIMANCHE
Animation : Yves Desgagnés
Journaliste : Emmanuelle Gervaud

Invités : Roger Frappier,
Jean-Pierre Perreault
et Safwan du groupe
Akuma.

17h

ICI RADIO-CANADA

ARTS

ESSAIS

De l'utopie
au désenchantementSTÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Et si la Ligue nationale d'improvisation (LNI), fondée en 1977, avait dérivé à la longue vers le pire (et le pas pire) théâtre commercial? L'hypothèse est soumise dans le premier texte du recueil-bilan sur *Le Théâtre québécois*, tout frais sorti chez Fides. Il y est question de l'expansion de l'industrie du divertissement sur les planches, du théâtre d'été, des productions du Festival Juste pour rire, de *Broue*, évidemment. La salve critique contre la LNI surgit d'une note infrapaginale: « Cette entreprise, au départ expérimentale et franchement parodique, est devenue une sorte de burlesque "nouveau genre" qui a fini par supplanter, dans le système du prêt-à-consommer, les productions de plus en plus ringardes du Théâtre des Variétés (1967-2000). »

Et pan! C'est court. C'est brillant. On en redemande. Et on en obtient tant et plus dans ce recueil passionnant que devraient s'offrir les théâtres comme leurs amoureux. Dominique Lafon, professeure aux départements de lettres françaises et de théâtre de l'Université d'Ottawa, a piloté *Le Théâtre québécois, 1975-1995*, dixième tome des « Archives des lettres canadiennes-françaises », une série phare du Centre de recherche en civilisation canadienne-française. Ces archives comprennent des bilans du roman, de la poésie, de la nouvelle, de toutes les formes littéraires, quoi. Le tome V, une bricole de plus de 1000 pages parue en 1976, traitait du *Théâtre canadien-français* depuis la Nouvelle-France. Cette fois, l'objectif était de se concentrer sur les vingt années suivantes, « marquées par une effervescence créatrice tout à fait exceptionnelle dans sa diversité comme dans son rayonnement », selon la présentation.

Vingt-cinq collaborateurs, surtout des universitaires, réalisent l'ambitieuse entreprise d'identifier des « lignes de force » de l'activité « par essence polymorphe et éphémère ». Le panorama passe en revue les « quatre points cardinaux » du « beau milieu », la dramaturgie, la mise en scène, la scénographie et l'écriture scénique, la diffusion et la réception du théâtre québécois. Des chapitres particuliers sont consacrés au costume sur les scènes montréalaises, au théâtre anglophone du Québec, aux productions de Québec et des régions, au théâtre des femmes, à l'image de la famille dans la dra-

maturgie nationale. Quelques coups de sonde s'intéressent à de grandes figures de ce monde: Robert Lepage, Gilles Maheu, Jean-Pierre Ronfard et André Brassard. Le texte consacré à ce père tutélaire de la mise en scène est signé par le collègue Hervé Guay, critique au *Devoir*.

L'entreprise défie l'esprit de synthèse. Allons-y donc au petit bonheur d'une belle découverte, ce texte d'introduction qui lance la flèche à la LNI. Signé par Gilbert David, professeur à l'Université de Montréal, il examine en fait « comment le théâtre s'est (re) nommé au Québec entre 1975 et 1995, à travers quels organismes, selon quels critères, dans quels buts et pour quels publics ».

La société du spectacle a fait tache d'huile, fait remarquer l'ancien critique du *Devoir*. Le TNM, le TDP ou le Trident affichent en gros les mêmes couleurs. Et le théâtre, passé en vingt ans de l'utopie au désenchantement, selon le sous-titre d'un essai récent de Jean-Pierre Sarrazak (*Critique du théâtre*, Belfort, 2000), doit de plus en plus être assimilé à une industrie culturelle: « Comment ne pas voir qu'avec le temps on a assisté de façon de plus en plus évidente à l'uniformisation esthétique de la représentation théâtrale et, d'une manière plus insidieuse, au plafonnement de la pensée artistique, ce dont ont témoigné quantité de machines spectaculaires qui en ont mis plein la vue mais qui tournaient finalement à vide, dépourvues qu'elles étaient d'une nécessité identifiable? [...] Mille raisons peuvent expliquer cette dérive, mais la principale concerne le sous-financement criant des théâtres dont l'État néolibéral n'a de cesse, dans les faits, de réclamer des "rendements" au guichet qui ne sont guère compatibles avec les exigences de l'art. »

Le théâtre québécois est toujours en manque d'un dictionnaire, d'une histoire, voire d'un musée ou d'un centre d'archives, comme le rappelle un autre texte. Au moins, l'équipe de Mme Lafon a posé cette grosse pierre blanche. Et son travail devrait inspirer d'autres dans différentes disciplines, la danse par exemple, ou les arts visuels, encore plus en déficit d'ouvrages de référence et de synthèse.

LE THÉÂTRE QUÉBÉCOIS,
1975-1995Sous la direction
de Dominique Lafon
Fides

Montréal, 2001, 523 pages

Empièrrement de la parole et de l'art

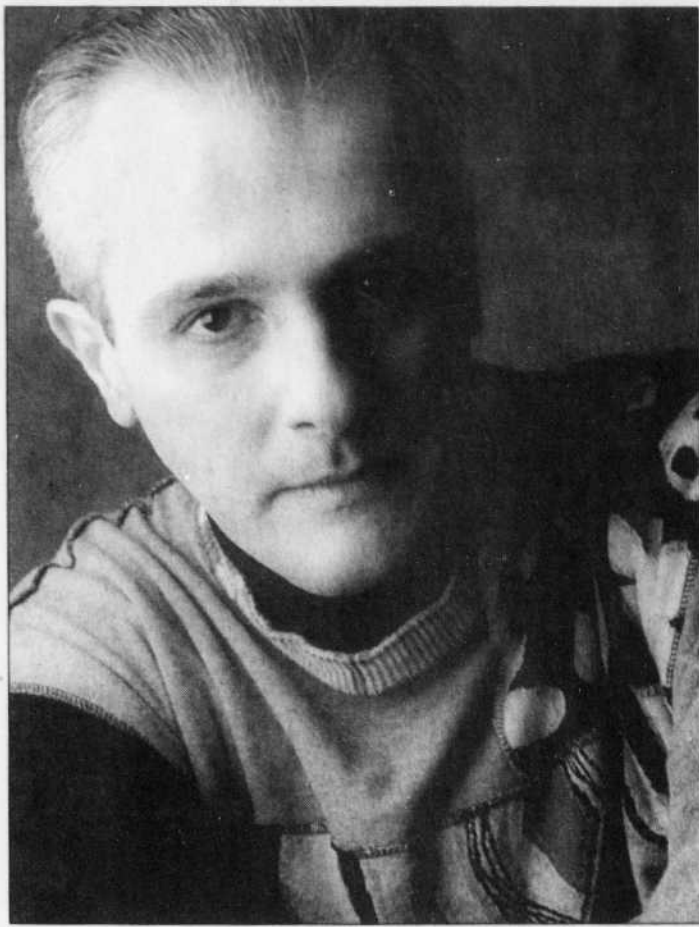
DAVID CANTIN

Il est plutôt rare de découvrir une exposition en arts visuels dans la grande salle d'un théâtre. Cela semble pourtant s'inscrire en parfaite continuité avec la démarche esthétique que mènent Gill Champagne et le Théâtre Blanc. Depuis le 20 mars, le Péri-scope de Québec ouvre ses portes à huit artistes qui proposent leur interprétation personnelle d'un texte inédit de Daniel Danis. A compter de mardi prochain, un laboratoire public de cinq soirs se mettra en branle autour de Mille anonymes.

Cette fable contemporaine, écrite par l'auteur de *Celle-là*, se déroule dans une ville minière où les personnages tentent d'exprimer un empièrrement de l'âme humaine. Il s'agit d'une œuvre étrange qui fait entendre un tout autre souffle, plus près de la matière théâtrale et artistique.

Dans les bureaux du Théâtre Blanc, le metteur en scène Gill Champagne explique le trajet complexe que suscite ce projet inséparable. Il y a maintenant plus de six semaines qu'il travaille en collaboration étroite avec Danis et neuf comédiens pour en arriver à l'étape décisive du laboratoire de recherche. On sait à quel point cette compagnie de Québec s'intéresse de près à l'univers de ce dramaturge à la voix lourde de sens. Après *Cendres de cailloux* et *Celle-là*, *Le Chant du dire-dire* sera à l'affiche de la programmation du Péri-scope à l'hiver 2002.

Pour Champagne, « Mille anonymes fait entendre une écriture très différente de tout ce que Danis a pu faire auparavant. Il n'y a presque plus de mots pour exprimer le désarroi de cette femme qui décide de rester et de vivre à partir de rien dans cette ville minière qui doit fermer ses portes. Une cloche apparaît, dont le son anime la profondeur de l'âme de ces personnages qui tentent de raconter leur histoire ». Comme ce metteur en scène s'inspire beaucoup des arts visuels, il a cette fois-ci décidé de faire lire et entendre ce texte à huit artistes. C'est ainsi que le dispositif scénique s'inspire de l'exposition *Regard sur une société disparue*. Autour d'une table où se réuniront les neuf interprètes, on peut déjà observer les œuvres très pertinentes de Lucienne Cornet, Jacques Samson, Paul Lacroix, Aline Martineau, Karen Pick, André Riverin, Johanne Tremblay et Michel Pelchat. « Des différentes sculptures à la toile de fond que réalise le photographe Paul Lacroix, ces visions stimulantes du texte de Danis continuent



SOURCE THÉÂTRE PÉRISCOPE

Le metteur en scène Gill Champagne

d'avoir une influence sur le travail en cours. Toutefois, au moment du spectacle, l'environnement ne sera pas le même que lors de l'exposition. Pouvoir s'inspirer de ces œuvres à même l'espace scénique, cela imprègne la façon de dire et de respirer cette pièce au langage morcelé. Au départ, on croyait pouvoir utiliser quinze interprètes. Finalement, il a fallu réduire ce nombre à neuf. On ne voulait pas simplement proposer une lecture de Mille ano-

nymes mais nous approcher de la production finale.»

Au cours de cette discussion avec Champagne, on apprend que Danis aurait entrepris l'écriture de ce texte après une expérience d'éveil hallucinatoire où une femme « empièrree » lui remettait un manuscrit. C'est à partir de ce moment que Mille anonymes prend naissance. Ce qui s'intitulait d'abord *Hommage aux sociétés disparues* ne cesse de fasciner l'un

des principaux responsables du Théâtre Blanc. « Je crois que Daniel Danis n'était pas certain, à l'origine, qu'il s'agissait réellement d'une pièce de théâtre. Ce texte aurait très bien pu aboutir vers une chorégraphie, un film sur l'art ou un recueil de poèmes. C'est très théâtral, tout en étant une pièce beaucoup plus abstraite. On pense immédiatement à la pratique des arts visuels, à ce rapport avec la matière du langage presque sculpté à la main. Le défi de pouvoir mettre en scène cette société qui renait un jour de pollen m'intéresse énormément. Le but du laboratoire public est de sentir une réponse mais aussi de pouvoir avancer dans notre travail de recherche. »

Qui entre dans la salle principale du Péri-scope comprend immédiatement qu'une métamorphose est en cours. De la table anatomique de Karen Pick aux lignes courbes de la sculpture en bois suspendue de Jacques Samson, le lieu ne pourra qu'émerveiller quiconque le visitera. Les contrastes étonnent, bien qu'une cohérence interne émerge de la disposition des œuvres. Décidément, la salle ne pourra accueillir que 60 personnes lors de chacune des représentations. On peut déjà s'attendre à une aventure théâtrale des plus étonnantes.

REGARD SUR UNE
SOCIÉTÉ DISPARUE
Exposition jusqu'au 31 mars

MILLE ANONYMES

Daniel Danis
Un laboratoire public
du Théâtre Blanc
sous la direction
de Gill Champagne
Au Théâtre Péri-scope
939, avenue Salaberry, Québec
Du 27 au 31 mars 2001

L'Organe

VOL. III N° 5 / 5 dollars

VENDREDI, 16

L'ORGANE N° 5, l'objet journalistique à géométrie variable du Nouveau Théâtre Expérimental est enfin arrivé.

Ce cinquième numéro de l'Organe, placé sous la direction d'Alexis Martin, se consacre à l'examen des mandats artistiques que se sont donnés les différents théâtres du Québec :

quels mandats pour quels théâtres ?

L'Organe n°5 est en vente au coût de 5\$ à ESPACE LIBRE (1945 Fullum), au THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, à L'ESPACE GO et dans les librairies suivantes : RENAUD-BRAY, HERMES, GALLIMARD, OLIVIERI, L'APARTÉ

UNE PUBLICATION DU
NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL
TÉLÉPHONE (514) 521-4199
COURRIEL theatre@nte.qc.ca
SITE WEB www.nte.qc.cale nouveau théâtre
NTE
expérimental LE DEVOIR

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

les 7 JOURS
de
SIMON
de
LABROSSEUn texte à la fois ludique et lucide, une mise en scène qui mêle clins d'œil et poésie, de jeunes acteurs talentueux, une scénographie efficace, que demander de plus ?
La PresseUne des comédies les plus intelligentes que j'ai vues cette année. Martin Faucher est un magicien.
Montréal Express - SRCUn attachant portrait d'époque, une sorte de *Malheurs de Sophie* pour adultes... des interprètes pour qui jouer est encore un jeu.
Le DevoirDe retour à La Licorne
6 REPRÉSENTATIONS
SEULEMENT

Si sa vie vous intéresse!

de Carole Fréchette mise en scène de Martin Faucher
avec Philippe Cousineau, Daniel Parent et Sophie Vajdaconcepteurs : Jean Bard, Gaëtan Leboeuf,
Isabelle Brodeur Jacques Leé Pelletier, André Rioux

du 27 au 31 mars

mardi - 20h / mercredi - 19h / jeudi et vendredi - 20h / samedi - 16h et 20h

RÉSERVATIONS : (514) 523-2246 4559, Papineau (coin Mont-Royal) LA LICORNE

RETROUVEZ ÉGALEMENT SIMON EN TOURNÉE

25 mars, St-Léonard / 3 avril, L'Assomption / 5 avril, Hull / 8 avril, Ste-Thérèse / 10 avril, Maniwaki
11 avril, Mont-Laurier / 18-19 avril, Longueuil / 21 avril, Joliette / 22 avril, Montréal-Nord

NOUS NE SERONS PAS VIEUX MAIS DÉJÀ LAS DE VIVRE

Meilleur spectacle - Québec
Prix de la critique 1999-2000«Ducharme revisité avec éclat.
Définitivement le must de la
saison.»
Jean Beaunoyer, LA PRESSE

À QUELLE HEURE ON MEURT?

Variation sur le collage de MARTIN FAUCHER
d'après l'œuvre de RÉJEAN DUCHARME

Adaptation théâtrale et mise en scène de GUY ALLOUCHERIE

AVEC : PAUL-PATRICK CHARBONNEAU
ÉVA DAIGLE
ANNIE LA ROCHELLE
ÉRIC LEBLANC
JEAN-SEBASTIEN OUELLETTE
MAUDE ROBILLARD
MARIE-CLAUDE TREMBLAYDu 16 au 31 mars 2001
les vendredis à 20 h et samedis à 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10h30, 13h30 et 19h)Assistance à la mise en scène
et régie Hélène Rheault
Décor Michel Gauthier
Costumes Marie-Claude Pelletier
Éclairages Alain Lortie
Musique Marc Vallée
Chorégraphies Catherine MartinTHÉÂTRE
DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
28 Papineau ou Viau, autobus 34
88 Pie IX, autobus 139Billetterie
514 253-8974

Une coproduction Théâtre du Trident et Compagnie Hendrick Van Der Zee

LES ARTS

Remise des Oscars

Les choix de la critique

Demain, dimanche, tous les amateurs de cinéma et de paillettes dans le monde auront les yeux braqués sur The 73rd Annual Academy Awards...



Le film Tigre et dragon, du réalisateur Ang Lee.

Odile Tremblay

Meilleur film Mon choix: Crouching Tiger, Hidden Dragon (Tigre et Dragon) Ma prédiction: Gladiator

Meilleure actrice Mon choix et ma prédiction: Julia Roberts dans Erin Brockovich

Ma prédiction: Gladiator Meilleur réalisateur Mon choix: Steven Soderbergh pour Traffic

Advertisement for the movie 'Someone Like You' featuring Ashley Judd, Greg Kinnear, and Hugh Jackman. Includes showtimes and cast details.

Advertisement for the movie 'Tigre & Dragon' highlighting 10 Oscar nominations and critical acclaim.

Une mémoire en miettes

MEMENTO Réalisation et scénario: Christopher Nolan. Avec Guy Pearce, Carrie-Anne Moss, Joe Pantoliano. Musique: David Julyan.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

En une esthétique clip qui répond finalement aux ruptures de la mémoire dont le héros est victime, Memento, du réalisateur Christopher Nolan...

du noir et blanc. Seul, enlisé en lui-même dans les motels sans âme qui l'abritent; il est en noir et blanc. Plongé dans un monde d'action, manipulé par les autres et propulsé dans le crime, ça se passe en couleurs. Déjà vu.

d'acteurs ici. Les plans sont souvent trop courts pour donner plein éventail aux interprètes. Tout est dans la nervosité du montage, assez artificiel tout de même, en quête d'effets de rupture.



Le meilleur côté de Memento repose sur les non-dits du scénario.

Concours de têtes

BLOW DRY De Paddy Breathnach. Avec Alan Rickman, Natasha Richardson, Rachel Griffiths, Josh Hartnett, Rachel Leigh Cook.

MARTIN BILODEAU Tout comme The Full Monty, né de la plume du même scénariste-dramaturge Simon Beaufoy, Blow Dry est une comédie.

man), l'unique barbier de la place, et de son fils Brian (Josh Hartnett), tandis que les dames fréquentent le salon tenu par Sandra (Rachel Griffiths) et Shelly (Natasha Richardson).

facile entre les pervers citadins et les simples villageois, Paddy Breathnach n'avait plus ensuite qu'à extraire le meilleur des situations proposées.

Advertisement for the movie 'Meilleur espoir féminin' featuring Gérard Jugnot and Bérénice Bejo.

Advertisement for the movie 'Gohatto Tabou' featuring Nagisa Oshima and a cast including Beat Takeshi and Ryūichi Matsuda.

Advertisement for the movie 'Les silences du désir' featuring Tony Leung and Maggie Cheung.

Advertisement for the movie 'Là-bas mon pays' featuring Antoine de Caunes and Nozha Khouadra.

LES ARTS

CINÉMA

Amours de samourais

TABOU (GOHATTO)

Écrit et réalisé par Nagisa Oshima. Avec Beat Takeshi (Takeshi Kitano), Ryuhei Matsuda, Shinji Takeda, Tadanobu Asano. Image: Toyomichi Kurita. Musique: Ryuichi Sakamoto. Japon, 1999, 100 minutes.



CINÉMA DU PARC
Nagisa Oshima réalise *Tabou*.

Rien d'étonnant, de la part d'un cinéaste japonais qui a toujours été fasciné par l'Occident, et ce même s'il interroge dans *Tabou* un thème bien de chez lui, soit le rapport indissociable de l'homosexualité avec la mort, qu'il illustre (mais le fait-il vraiment?), à l'instar de l'écrivain Yukio Mishima, par des appels du sublime.

On s'interroge cependant sur l'interdit du titre tant les personnages semblent vivre leur sexualité, sinon au grand jour du moins dans la connaissance des camarades et des autorités qui, s'ils n'y participent pas, la tolèrent en silence. Comment saisir le climat d'étouffement que le cinéaste s'attarde à illustrer, dans pareil contexte d'ouverture et de connivences? C'est dans ce paradoxe que réside l'intérêt et le mystère, en grande partie préservé, de cet atypique *jidai-geki* (film historique, en japonais), que d'aucuns qualifieront de révisionniste pour la seule raison qu'il verbalise des sentiments par le passé suggérés.

Comme *Furyo*, qui reposait sur la fascination d'un homme pour un autre (avec choc des cultures, reporté ici sur le fossé des générations), *Tabou* s'appuie essentiellement sur le regard que pose le capitaine sur le jeune et innocent ange noir, venu annoncer la fin d'un monde en causant la perte de ses hommes. Oshima aurait dû s'en tenir à ce récit minimaliste plutôt que de noyer ce dernier dans un contexte élargi et une intrigue accessoire que deux ou trois mots clés, ainsi que la magnifique partition de l'indispensable Ryuichi Sakamoto (acteur principal et compositeur de *Furyo*), auraient pu suggérer.

lousies et d'inciter à la transgression des interdits. Sous le regard bienveillant mais néanmoins inquiet du capitaine Hijikata, son mentor, campé par le cinéaste Takeshi Kitano, le garçon soulève les passions, pour se retrouver ensuite impliqué dans une affaire de meurtre, tandis qu'à l'arrière-plan une menace sourde plane sur le Japon impérial, à la croisée des chemins.

Le film qu'Oshima a tiré de deux nouvelles de Ryatoro Shiba se joue sur deux tableaux, intime et historique, qu'il ne parvient pas à équilibrer. Le second, vaguement suggéré, souffre en effet de la rigueur du premier, réglé comme les tableaux de kabuki, photographié et éclairé comme le faisaient les fondateurs du réalisme poétique français, puis narré, avec deux voix subtilement décalées, comme un film de la Nouvelle Vague.

MARTIN BILODEAU

Après quinze années d'absence, à peine interrompues par deux ou trois œuvres passées inaperçues de ce côté-ci de la planète, absence ensuite prolongée par une attaque cérébrale qui l'a tenu à l'écart des plateaux pendant quatre ans, Nagisa Oshima, l'un des plus grands cinéastes du pays du Soleil levant (*L'Empire des sens*, c'est lui), renoue aujourd'hui avec le public d'Occident qu'il avait si admirablement conquis, en 1983, avec *Furyo*, son dernier grand succès.

Pas étonnant, dans les circonstances, que *Tabou (Gohatto)* donne l'impression de reprendre là où Oshima avait laissé et nous reporte à nouveau dans un passé mythifié, celui, cette fois, du shogunat en déclin, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Parmi les nouveaux samourais ayant intégré la milice de Shinsengumi, à Kyoto, se trouve un garçon, Kano (Ryuhei Matsuda), sur qui tous les regards se posent. Dans ce monde reclus, le climat d'érotisme est palpable, mais discret. L'arrivée d'un si beau garçon, par ailleurs très doué avec son sabre, a tôt fait d'éveiller les ja-

Mourir plusieurs fois

REMBRANDT

Réalisation: Charles Matton. Scénario: Sylvie Matton. Avec Klaus Maria Brandauer, Romane Bohringer, Jean Rochefort, Johanna Ter Steege, Jean-Philippe Ecoffey, Caroline van Houten, Frank de La Personne, Caroline Sihol, Jacques Spiesser, Richard Bohringer. Image: Pierre Dupouey. Musique: Nicolas Matton.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Charles Matton, à la fois photographe, cinéaste et écrivain, connaît bien Rembrandt. Il a écrit un roman sur le peintre néerlandais, lui a consacré une exposition de photographies. Rien d'étonnant à ce qu'il soit à la barre d'un film sur lui. Et pourtant... *Rembrandt* a l'air d'une œuvre d'élève bûcheur mais pas très inspirée. Peut-être Matton était-il trop collé à son sujet pour prendre des libertés avec lui.

Il faut avoir vu *Goya à Bordeaux* de Carlos Saura pour comprendre à quel point un film consacré à la biographie d'un peintre peut s'en voler à travers les genres, faire

valser les époques, utiliser des précédés originaux pour présenter les œuvres et littéralement plonger dedans. *Le Rembrandt* de Matton, à côté, semble tellement lourd et conventionnel, tellement sombre aussi. Fallait-il mettre à ce point l'accent sur les drames de la vie du peintre en passant presque sous silence le plaisir de la création qui fut le moteur de cet artiste de génie? Il est vrai que Matton semble s'être inspiré, pour traduire l'esprit du film, d'une phrase de Van Gogh placée en exergue à la fin: «Il faut être mort plusieurs fois pour peindre ainsi.» Mais ce choix est discutable.

Film à costumes recréant le XVII^e siècle des Pays-Bas, *Rembrandt* oppose la morale austère d'une aristocratie puritaine, rigide, à la bohème du peintre, amateur de femmes, courant la galopote dans les tripots de la ville. Les éclairages sombres des œuvres du peintre d'Amsterdam ont été transmis à l'écran, par fois avec bonheur pour les scènes d'intérieur. Cela étant, les décors des vieilles rues d'Amsterdam semblent, eux, faits de carton-pâte. Difficile d'y croire.

On ne peut même pas accuser les acteurs de n'avoir guère livré la marchandise. Dans la peau de Rem-

brandt, Klaus Maria Brandauer réussit à dégager une force et une sensualité qui conviennent au personnage. Johanna Ter Steege apporte un côté ludique et scintillant au rôle de la première épouse, et Romane Bohringer, une énergie tranquille à celui de la deuxième. L'acteur le mieux collé à l'époque est sans doute Jean Rochefort. Son physique anguleux et sa physiognomie sévère épousent les traits et l'esprit de Nicolaes Tulp, l'homme rigoriste et intransigeant qu'il incarne. L'atmosphère y est, le choix des acteurs aussi, encore que ceux-ci n'aient guère de répliques fines à se mettre en bouche.

C'est le scénario qui est problématique, si prévisible, si appuyé souvent qu'on devine à l'avance les péripéties de l'histoire. On regrette ce parti pris de Matton de mettre surtout l'accent sur les catastrophes s'annonçant sur le dos de Rembrandt: décès de ses proches, faillite causée par la vilénie des puissants qui boycottent ce peintre jadis adulé en lui reprochant son indépendance d'esprit. On garde l'impression que le peintre de *La Leçon d'anatomie*, avant tout victime de sa société étroite, n'a fait que sauter d'un malheur à l'autre. Le film gagne ainsi, à ce triste exposé, une terrible lourdeur.

Croqueuse de diamants

HEARTBREAKERS

De David Mirkin. Avec Sigourney Weaver, Jennifer Love Hewitt, Ray Liotta, Gene Hackman, Jason Lee. Scénario: Robert Dunn, Paul Guay, Stephen Mazur. Image: Dean Semler. Montage: William Steinkamp. Musique: Danny Elfman, John Debnay. États-Unis, 2001, 123 minutes.

MARTIN BILODEAU

Heartbreakers. C'est moins dans l'art de briser des cœurs que dans celui de casser des cochons (i.e. de grosses tirelires) qu'excellent la mère canon (Sigourney Weaver) et sa fille allumeuse (Jennifer Love Hewitt), héroïnes perverses à l'avant-plan de cette comédie de l'auteur de *Romy and Michelle's High School Reunion*, David Mirkin.

On aurait tort d'espérer grand-chose d'une comédie dont la prémisses évoque sans rougir le souve-

nir lointain de *How to Marry a Millionaire*. À la différence que la croqueuse de diamants du film (Weaver) épouse des millionnaires pour ensuite divorcer après qu'ils eurent mordu à l'hameçon de l'adultère que sa fille (Hewitt) se charge de lancer dans leur direction. Dans les premières minutes du film, on voit un macho chromé, riche receleur de voitures, incarné par Ray Liotta, tomber dans le panneau puis vider ses poches.

Leurs tactiques d'extorsion expliquées, le scénario fait démarquer ses faux moteurs (on n'a plus d'argent, le fisc a tout pris; un dernier gros coup, après quoi, c'est la retraite) pour donner à leur prochain scénario une dimension de survie. Or, tandis que la mère se met en chasse d'un vieux milliardaire floridien (Gene Hackman), la fille, qui croyait pouvoir faire le plein en solo, s'prend d'un gentil propriétaire de restaurant aux poches vides (Jason Lee) mais au cœur gros comme ça.

Au delà de son intrigue de surface qui déshonorerait *Dynasty*, *Heartbreakers* se veut l'histoire d'une relation mère-fille, un *Rien ne va plus* moins la perversion chabrolienne, muté, au fil des images, en un *Anywhere But Here* encore plus convenu et prévisible que le film de Wayne Wang, où la jeune héroïne tentait d'échapper à l'affection empoisonnée d'une mère dominatrice.

Malgré qu'on doive à Gene Hackman quelques instants de rigolade, à Sigourney Weaver un bagout à la Bacall (à défaut d'un agent avisé) et au scénario un amusant clin d'œil au *Rebecca* d'Hitchcock-Du Maurier, le film de Mirkin n'arrive pas à éluder la vérité: il est stupide, attardé, sexiste, par ailleurs passé à la moulinette d'une mise en scène amateur et faussement branchée, puis écrasé par une musique qui sonne comme une fanfare dans les toilettes. Tout bien considéré, l'endroit n'est peut-être pas si mal choisi.

« MATTON / REMBRANDT, HOMMAGE DE L'ARTISTE À L'ARTISTE, UNE DÉMARCHE QUI NE MANQUE PAS DE SÉDUCTION... »
-LAURENT WEIL, CINE LIVE

Rembrandt
Un film de CHARLES MATTON

KLAUS MARIA BRANDAUER
ROMANE BOHRINGER
JEAN ROCHEFORT
RICHARD BOHRINGER

www.rembrandt-lefilm.com

LE DEVOIR À L'AFFICHE!
FAMOUS PLAYERS PARISIEN 14h00 - 16h50 - 19h30 - 21h45
SON DIGITAL EQUINOX

De ceux qui vous ont offert « Marie à un je-ne-sais-quoi »

« UNE COMÉDIE HILARANTE. »
« UN CHEF-D'OEUVRE IMPRÉVISIBLE. »

HEATHER GRAHAM
CHRIS KLEIN
DITES-MOI QUE JE RÊVE!

www.sayitisntsomovie.com

À L'AFFICHE!

13 ANS +	CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS STARCITÉ MONTREAL	VERSION FRANÇAISE LES CINÉMAS L'ANGELIER 6	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
	MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL	CINÉMA ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE
	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8
	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
	FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT	FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND	CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail)	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11
	LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	MEGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL

exCentris

LAUZON, LAUZONE / IN THE MOOD FOR LOVE (LES SILENCES DU DÉSIR) / LE CHAPEAU (THE HAT) / FAST FOOD, FAST WOMEN / LE CERCLE (DAYEREHI)

11h00, dimanche 25 mars Ciné-Kid: LE MONDE DE BUSTER

514.847.2206; horaires + infos + www.ex-centris.com Étudiant + âge d'or: \$6 Semaine avant 18h00: \$6 Admission générale: \$9

Le Parallèle remarque: SODEC, Conseil des Arts du Canada, Conseil des Arts de la communauté urbaine de Montréal et Propriétés Terre Incorpore

Ciné-Kid CINÉMA PARALLÈLE

Tous pour un et un pour tous



Paul
Cauchon

L'anecdote est racontée par Martin Leclerc, journaliste au *Journal de Montréal* et président de son syndicat. Sa rédaction en chef revenait récemment d'une tournée de trois quotidiens américains. Dans chacun de ces quotidiens, on trouve un cadre responsable du journal, un cadre responsable du site Internet et un cadre responsable de la chaîne de télévision qui appartient au même propriétaire que celui du journal.

Lorsqu'un journaliste revient d'un événement, il se présente devant les trois responsables. On discute de ce qui s'est passé et on demande alors au journaliste d'écrire un, deux ou trois textes qui seront diffusés, immédiatement ou plus tard, sur l'un des trois supports (journal, Internet ou télévision), voire sur les trois.

Martin Leclerc donnait cet exemple comme symbole des effets pervers de la convergence des médias et de la concentration de la propriété. On presse le citron du journaliste de base et on recycle les mêmes informations dans les différentes constituantes de l'empire mé-

diatique. Moins de temps pour réfléchir, pour faire de la recherche, pour prendre du recul, pour analyser. Et uniformisation de l'information.

Le collègue syndical du *Journal de Montréal* exagère-t-il? En tout cas, la tentation est de plus en plus grande de maximiser la production dans les grands empires médiatiques.

On imagine donc le dilemme qui se pose à Radio-Canada. Face aux empires médiatiques qui se constituent au pays, essentiellement les deux monstres BCE-CTV et Quebecor-TVA, qui vont chercher à rentabiliser au maximum leurs contenus et à inonder le public du même contenu sur tous les supports, Radio-Canada tente elle aussi de maximiser ses forces pour occuper plus d'espace médiatique. Le nouveau mot d'ordre: collaboration et convergence, ce qui implique de concevoir des émissions qui puissent à la fois être diffusées à la radio, à la télévision et sur Internet.

Sylvain Lafrance, patron de la radio française à Radio-Canada, le disait cette semaine: «La logique de convergence nous amène à tirer de nouvelles conclusions. Il faut que Ra-

dio-Canada fonctionne mieux comme un groupe, comme une famille.» Par exemple, en multipliant les autopromotions sur les ondes (la radio qui vante les émissions de télévision, et vice-versa), par exemple, aussi, en développant des concepts d'émissions croisées télé-radio-Internet.

On ne peut s'empêcher de sourire quand on entend un tel discours: quiconque connaît un peu Radio-Canada sait à quel point radio et télévision sont des univers séparés et comment les équipes des émissions elles-mêmes se méfient des autres, se jalouent, vivent souvent repliées sur leur monde même si elles travaillent dans le même édifice. On a le droit de rêver...

Mais Sylvain Lafrance est très conscient des difficultés de cette convergence et ses propos sont plus nuancés qu'on pourrait le croire. «Le mot "convergence" suscite la confusion, dit-il. La convergence de la technologie, ce n'est pas la même chose que la convergence des médias.» Le numérique permet maintenant de nouveaux échanges entre radio, télévision et Internet, mais les médias doivent conserver une personnalité distincte. Allumer la radio, explique ce passionné de radio, «c'est faire un geste social, un geste d'ouverture, c'est prendre des nouvelles de l'extérieur». Il note d'ailleurs que l'écoute de la radio est surtout matinale, soit le contraire de l'écoute télévisuelle, dont le sommet est en soirée.

Ce qui semble chercher Radio-Canada, ce sont des projets novateurs de convergence qui permet-

traient à chaque média de conserver son identité. Ainsi, Radio-Canada entend inaugurer l'automne prochain le site Internet de l'émission matinale montréalaise de René Homier-Roy. C'est bien meilleur le matin, en proposant de la «valeur ajoutée», selon l'expression de M. Lafrance: informations diverses, images de la circulation et de la météo, textes ou références de chansons entendues en ondes, et ainsi de suite.

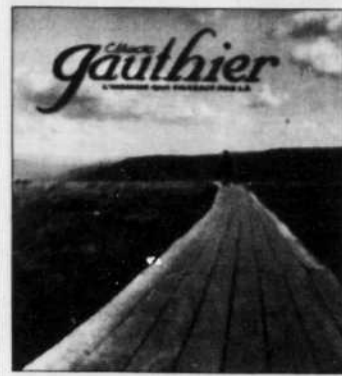
On verra à l'usage si le résultat est à la hauteur des attentes. Mais on peut présumer que le citoyen-consommateur ne tient pas à ce que tous les médias se ressemblent. La logique voudrait qu'un site Internet apporte quelque chose de très différent, comme sont en train de le comprendre à leurs dépens bon nombre de journaux de par le monde, qui voient leurs sites Internet désertés, justement parce qu'ils n'offrent rien qui se distingue vraiment du journal écrit.

La logique voudrait également que des projets de convergence entre télévision, radio et journaux puissent tenir compte des besoins très différents des consommateurs ainsi que de la nature très différente des médias.

Mais la logique économique a plutôt tendance à niveler ces différents besoins, comme l'exemple du même journaliste, cité plus haut, appelé à diffuser la même information sur tous les supports d'un empire médiatique.

pcauchon@ledevoir.com

Un grand chêne en terre fertile



CHANSON

L'HOMME QUI PASSAIT PAR LÀ

Claude Gauthier
GSI Musique (Musicor)

C'est beau, riche, magnifique-ment produit. Les cordes sont des cordes, pas des fac-similés électroniques. Les guitares ont l'ampleur de leur résonance. La voix habite en trois dimensions l'espace. Claude Gauthier est ici donné à la pleine mesure de Claude Gauthier. Bravo pour cela à GSI Musique de lui en fournir les moyens. Les mêmes moyens dont bénéficie un Daniel Boucher.

A ceux qui s'étonneraient de ce compliment, sachez que tout vétérinaire chansonnier n'a pas à toute enseigne autant de bonheur et de dignité. Certains n'ont carrément pas de maison-mère: Pierre Calvé, par exemple, a dû se contenter pour son *Aquarelles* d'un disque bon marché, fait comme faire se peut, à (famélique) compte d'auteur pour ainsi dire: cela s'entend, hélas. Il méritait certes mieux. Le respect, pour commencer.

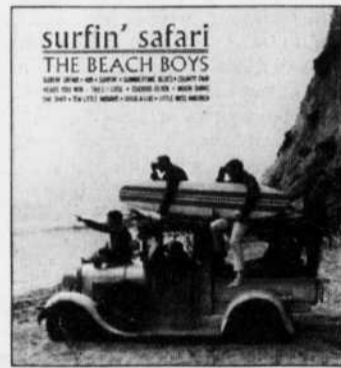
Gauthier marche chez GSI sur un sol fertile et ferme, trempin de tous les envols. Cela s'entend au beau bruit des pas de l'homme se promenant à travers Notre-Dame-de-Pontmain «avec la montagne du Diable / qui fait trembler tous les érables», à la montgolfière qui «vogue haut et fière» dans *Rayon espoir*. Cela s'entend à la finesse des arrangements, cet accordéon délicat dans *Maman ma mère*, ce bruissement de doux balais et cette brise d'harmonica dans la superbe *Rayon espoir*.

Serti dans un écrin de telle facture, on obtient Claude Gauthier entièrement, remarquables qualités et p'tits défauts, jusque dans les maladroitures (plutôt sympathiques) de l'écriture. Il faut bien l'avouer, Gauthier n'a point le verbe aisé d'un Ferland: l'image est parfois lourde, le mot gauchement choisi, le lieu un tantinet trop commun, confinant parfois au pittoresque touristique dans la description de la nature. L'humour n'est

pas non plus la force du grand six-pieds: *Fable de ma fontaine*, histoire d'une baleine qui se «cache à l'eau» (dans le sens de...), ne s'élève jamais au-dessus de l'exercice de style. *Johnny Maringouin* n'est pas beaucoup plus réussie.

Mais il ressort surtout de cet album des sentiments d'une poignante authenticité: Gauthier, ma douce aimée l'observait justement, est notre Ferrat, chanteur irrédutable de son pays et des siens. Quand il parle à son fils dans *La Biche et la Faon*, il est tous les pères: «Il est temps de partir / Vivre ta vie, mon grand / Au risque d'en mourir.» Quand il parle de sa mère dans *Maman ma mère*, il est tous les fils: «Merci pour ton étoile du Nord.» Quand il parle de sa compagne et lui devenu grands-parents dans *Je l'aime toujours* (sur une noble musique de François Cousineau), il est tous les couples vieillissant ensemble. Unique et universel, comme tout les véritables chansonniers. Offert sur ce disque à sa juste valeur.

Sylvain Cormier



ARCHIVES

SURFIN'SAFARI /
SURFIN' U.S.A.
SURFER GIRL /
SHUT DOWN VOLUME 2
LITTLE DEUCE COUPE /
ALL SUMMER LONG
TODAY! / SUMMER DAYS
(AND SUMMER NIGHTS!!)
The Beach Boys
Capitol (EMI)

Lisez ce qui suit, entrepreneurs de tous les pays, et prenez-en de la graine: voici comment une multinationale du disque peut bien faire, puis tout gâcher, puis faire amende honorable en moins de temps qu'il n'en faut pour mettre à la porte quelques incompetents. Au début des années 90 paraissaient en format audionumérique les 16 merveilleux disques de la période majeure des Beach Boys (les années 60). Non seulement le transfert de l'analogique au numérique avait été rigoureusement effectué, les gens de Capitol avaient été formidablement généreux, une rareté dans l'industrie: on avait en effet regroupé les disques par deux sur un même compact: ces consistants *two-fers* étaient de surcroît bonifiés de prises alternatives et curiosités diverses.

Mais il arriva ensuite ce qui arrive si souvent dans les multinationales du disque: un changement de la garde à l'interne. Quelque sous-directeur exécutif de la division rééditions décida que c'était décidément trop donner au cochon de payer et remplaça en magasin les *two-fers* par une série indigente au disque par disque, sans ajouts ni livrets. Du vrai vol, à moins de trente minutes par album. Les *two-fers* devinrent illico des objets de collection, les fans ayant été pris de court par le rappel.

Et voilà, heureux dénouement, qu'un nouveau patron de la section catalogue chez Capitol, l'ex-Zombie Paul Atkinson, lui-même longtemps maltraité par le marché traditionnellement chiche de la réédition, ramène ces jours-ci chez les disquaires ces programmes doubles exemplaires, profitant de l'occasion et de la décennie d'avancées technologiques pour rafraîchir les transferts à partir des bandes originales. A 24 bits HDCD, le résultat est d'une miraculeuse précision, sans perdre la chaleur des vinyles.

Tout ça pour dire l'étendue de notre bonheur, dorénavant total: des instrumentaux surf de *Surfin' U.S.A.* (fabuleux *Surf Jam!*) aux bijoux d'arrangements de Brian Wilson (tout l'album *All Summer Long* trône au paradis de la pop américaine), le fan des garçons plagistes est de nouveau comblé. A cette première fournée de quatre *two-fers* s'en ajoutera une seconde, dans quelques semaines. Le bulletin *Ice* nous informe que les 11 disques de la période *Brother* (l'étiquette maison des frères, créée à la fin des années 60) seront pareillement ravivés. Procurez-vous tout le lot sans tarder (à crédit s'il le faut, sang et tripes): on ne sait jamais quand tombera le couperet entrepreneurial.

S. C.

Rien de nouveau

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Ah! Seigneur! La branchitude... Ça vous enrobe les productions des maux de la postmodernité pour vous faire croire à la nouveauté. Un coup, c'est acid jazz, le coup suivant, c'est jazz house, ou inversement, histoire de nous faire croire que nous sommes en présence de quelque chose de neuf. Que nous sommes à l'écoute de l'innovation. Foutaises!

Tenez, là, on nous propose un album baptisé *Do'n' Something* par le groupe Soulive, que publie l'étiquette Blue Note. Les jeu-

nesses de ce groupe s'appellent respectivement Eric Krasno à la guitare, Neal Evans au piano et à l'orgue, un B-3, et Alan Evans à la batterie. Ils sont habillés chic. Et surtout, ils posent. Pour ça, poser, ils ont l'air d'avoir du talent.

Bon, allez! Ils ont essayé de nous faire croire qu'ils étaient funky-branchés, mais... Mais on n'est pas si dupe que ça. Après écoute, on a vite réalisé que nos trois zigotos s'étaient contentés de piquer les plans musicaux que Donald Byrd, à l'époque de son *The Emperor*, au tout début des années 70, et le duo Teddy Edwards-Bobby Hutcherson, à l'époque du Californien *In-A-*

Gadda-Da-Vida de l'ineffable Iron Butterfly, avaient façonnées et que bien des jeunes «empruntent» en nous faisant croire qu'ils sont in.

La musique que nous sert Soulive s'oublie aussi rapidement que le temps que l'on accorde à la minute.

On est triste. Tout tristounet. Voilà, il s'agit de Mose Allison. Il est question de ce monsieur qui a composé de petites merveilles. Qui, en tout cas, a écrit un chef-d'œuvre de trois minutes qui s'intitule *If You Live*. Toujours est-il que cet homme fait partie de notre panthéon personnel. Depuis une bonne vingtaine d'années, il ne se passe pas trois semaines sans qu'on écoute un Allison. Toujours est-il que son nouvel album, intitulé *The Mose Chronicles - Live In London, Volume 1*, sur étiquette Blue Note, s'introduit dans les bacs des disquaires. Tout content, on s'empresse de l'écouter. Peu après, tout s'est dégonflé comme un soufflé aux fromages pasteurisés.

La déception a été d'autant plus grande qu'on avait noté la présence d'un ancien du groupe Soft Machine, le contrebassiste Roy Babbington; on était bien heureux de

le trouver là. Mais bon... On s'est consolé en écoutant vite les autres Allison. Ceux qu'il a signés pour Riverside et pour Blue Note. On aime tellement Allison qu'on n'en dira pas davantage.

Dans le dernier numéro de *Jazzman*, dont le dossier principal est consacré à la renaissance de Harlem, on a retenu ces propos de Michel Portal à propos des adaptations de compositeurs classiques par des avant-gardistes: «Mais pour quoi donc tous ces musiciens si doués et pointus comme Dave Douglas ou Uri Caine ont-ils besoin d'enfoncer ces drôles de portes? Cette petite révolution qui consiste à taquiner et à trafiquer le classique n'est toujours pas sortie de sa coquille. Elle n'a pas encore réussi, et je me demande si elle convaincra un jour. Tout cela ne me fait pas mal. Simplement, je n'ai pas compris le message.» Bigre!

C'est l'hécatombe. L'organiste Jack McDuff, le fin pianiste Lou Levy et le classique saxophoniste Norris Turney nous ont quittés. Amen!

Les Lundis
classiques
du Rideau Vert
sous la direction artistique de
Francine Chabot

26 mars à 20 h

Autriche

Concert: Mozart et Schubert

avec

Robert Crowley, clarinette
Véronique Potvin, alto
Danielle Boucher, piano
Kimy McLaren, soprano
Francine Chabot, piano

BILLETS Adultes : 20 \$

Étudiants : 10 \$

Réervations :

(514) 844-1793

théâtre
du rideau
vert

Hydro Québec
PRO MUSICA 52^e SAISON

Série
«Topaze»

WU
JIE violon
au piano, Louise-Andrée Baril

- SONATE (1917) DE DEBUSSY
- SONATE NO 2, OP. 94 BIS DE PROKOFIEV
- SONATE NO 3 BWV 1005 (ADAGIO ET FUGUE) DE BACH
- FANTASIE BRILLANTE (FAUST-GOUNOD), OP. 20 DE WIENIAWSKI.

MATINÉE SPÉCIALE POUR TOUTE LA FAMILLE.
DANS UN STUDIO ADJACENT, POUR ENFANTS DE 8 À 13 ANS,
ATELIER DE CHANT CHORAL, D'ÉVEIL ET D'INITIATION À LA MUSIQUE.
CÔÛT : 3 \$ PAR ENFANT. MAXIMUM : 35 ENFANTS.
RÉSERVATIONS, PRO MUSICA (514) 845-0532 OU 1-877-445-0532.

BILLETS : 22 \$, 10 \$ (ÉTUDIANTS)
TAXES INCLUSES, REDEVANCES EN SUS
EN VENTE À LA BILLETTERIE DE LA PLACE DES ARTS :
(514) 842-2112

DELTA
MONTREAL

CONCERT
DES ARTS

100.7
Radio-Canada

La nef

Un événement bénéfique sous la présidence
d'honneur de Madame Rita Lafontaine

Mercredi 11 avril 2001 de 18 h 30 à 21 h 00 chez Holt Renfrew

une aventure

portos chocolats

Réservez vos billets avant le 9 avril... les places sont limitées!

tél.: 514 523 3095 fax: 514 523 1576 40,00\$ par personne
courriel: www.la-nef.com

Mme Rita Lafontaine



HOLT RENFREW SAO La Petite Grange chocolaterie pâtisserie Valleyfield

Faculté de musique

RÉCITAL PIANO

LE SAMEDI 31 MARS 2001

Alfred Brendel

HAYDN : SONATE NO 37 EN SOL MINEUR
MOZART : FANTASIE NO 2 EN RÉ MINEUR
MOZART : SONATE NO 8 EN LA MINEUR
BEETHOVEN : 33 VARIATIONS
SUR UNE VALSE DE DIABELLI

LIGNE INFO-CONCERTS
(514) 597-3800 à Montréal
1 888 597-3800 à l'extérieur

Horaires détaillés sur internet :
www.radio-canada.ca/radio

100.7
Radio-Canada

UNE OCCASION UNIQUE D'ENTENDRE
CE PIANISTE ARDENT ET RAFFINÉ.
UNE SOIRÉE MÉMORABLE AVEC
UN GRAND POÈTE DE LA MUSIQUE

Causerie avec Brendel
le vendredi 30 mars 2001 à 17h30
Prix : 88 en vente à la porte
Renseignements : (514) 343-6427
www.umontreal.ca

BILLETTERIE
PLACE DES ARTS
8 4 2 - 2 1 1 2

Université
de Montréal

SURVEILLER LES ACTIVITÉS DU 50^e ANNIVERSAIRE DE LA FACULTÉ DE MUSIQUE

CBC Radio-Canada

LE DEVOIR

La Scène Musicale

chaîne culturelle
Radio-Canada

diffuseur officiel
radio

CWV

LE POINT

LES ARTS

Entretien avec Alfred Brendel

Le septuagénaire heureux

Pour ses 70 ans, le pianiste d'origine autrichienne, maintenant basé à Londres, Alfred Brendel part en tournée mondiale. Le périple le fait passer à Montréal, par la salle Claude-Champagne où, dans le cadre de son jubilé, la faculté de musique de l'Université de Montréal l'a invité. Conversation avec un artiste dont l'aspect intellectuel est au moins aussi célèbre que sa jovialité.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Alfred Brendel, un nom qu'on associe aux classiques viennois, au concerto pour piano de Schoenberg et à la musique de Liszt, se défend tout de suite du préjugé qui pèse sur lui: «Je ne suis pas un spécialiste. Je m'intéresse à plein de choses mais je dois reconnaître que certaines d'entre elles retiennent plus mon attention. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai écrit tant d'essais à leur sujet.» Ceci dit, avec l'âge, «le corps ne suit plus toujours et il me faut abandonner certaines œuvres trop exigeantes, malheureusement. Ce n'est pas si grave: cela me permet d'explorer plus à fond un autre répertoire.»

On pense ici notamment aux sonates pour piano de Mozart, à celles de Schubert et de Haydn. «Mais j'ai toujours beaucoup joué cette musique», insiste-t-il. En effet, qui ne souvient pas de cette sorte de pavé dans la mare de la routine que furent ses disques Schubert au tournant des années 80, alors qu'on redécouvrait un Schubert plus intégré et solide, dont les prétendues «faiblesses» d'architecture se trouvaient gommées par la vision d'ensemble de l'artiste?

Beaucoup jouée, soit, mais aussi beaucoup enregistrée et réenregistrée. Pourquoi? Un leitmotiv: la surprise. Il y a celle d'entendre et de pouvoir choisir ce qu'il considère meilleur, ainsi que de le publier comme nouvel état de fait, aboutissement pas forcément éternel «car les choses changent en studio». Il faut dire que la pratique de l'enregistrement remonte à très loin chez lui. Etudiant, il avoue avoir eu deux professeurs. «Pas au sens traditionnel du terme: j'ai pris quelques cours avec Edwin Fischer [héritier de la grande tradition allemande] et quelques autres avec Eduard Steuermann [disciple de Schoenberg].» Les balises sont donc larges.

Du premier, il dit avoir retenu «toute absence de prétention face au texte et à la musique; il fallait retrouver le sens du texte et, malgré

sa personnalité personnelle, le pianiste doit la laisser s'exprimer». Du second, il admire encore «l'incroyable exigence artistique qui force à comprendre non seulement comment la musique est construite mais pourquoi et comment le faire saisir au public». Toute l'activité artistique de Brendel tient en ces deux citations.

Non plus grand professeur fut tout autre, à lui qu'on définit souvent comme quasi autodidacte. «Je n'avais rien d'un prodige, et ma carrière s'est développée lentement. Ce que je faisais souvent, c'était m'enregistrer quand je jouais et me réécouter pour identifier les bons coups et dénicher les moins bons — donc, les corriger. C'est un peu la technique que je recommande à mes étudiants.» Pour lui, l'enseignement est tout, «sauf académique».

Revenons à l'aujourd'hui. Comment un pianiste se sent-il quand il doit reprendre moult fois le même programme? «Oh, je ne joue pas toujours la même chose! Cette tournée est le cadre de récitals vocaux avec Matthias Goerne, de concerts de musique de chambre et aussi de récitals solo.» Il joue bien le même programme? «Oui, mais pas vraiment! Devant le concert, il y a toujours un élément de surprise. D'abord, celle du piano que j'aurai à ma disposition. Ensuite, il y a la découverte de la salle. Mais le plus important pour moi reste cette surprise de ce qui va se passer avec les réactions du public. Parfois, cela fonctionne à merveille et on se sent pousser des ailes; d'autres fois, c'est, disons, plus difficile, et on plonge chercher d'autres ressources.»

Au bout du fil, souriant, on le sent s'enflammer. Les exemples abondent, les références à ses écrits fusent; bref, la passion traverse le discours de celui qu'une certaine image médiatique veut faire voir comme quelqu'un de sévère et de réservé. Il blague admirativement sur Fischer-Dieskau («travailler des lieder avec lui fut toute une expérience tant il maîtrisait le texte»), sur la futilité d'un certain show business, pour ressortir encore son leitmotiv: «C'est que dans

le concert il se passait plein de choses qu'on n'avait pas prévues.»

Une passion pour l'enregistrement

On a compris qu'il aime se réentendre pour s'améliorer. Est-ce donc ce pourquoi il aime réenregistrer? «Pas vraiment. Pas toujours, du moins. Par exemple, je me suis rendu compte, aux débuts de l'enregistrement numérique, que la sonorité des enregistrements était beaucoup trop technique, froide et artificielle. Les techniciens ne savaient pas encore comment capter l'âme du son. C'est ce qui fait que, lors de la parution des cinq coffrets sur Philips [son éditeur discographique exclusif], j'ai choisi des prises qui dataient du temps de l'analogique; elles me paraissent plus «chaudes».»

La situation a-t-elle changé? «Je crois que oui. Je suis beaucoup plus satisfait de ce qu'on accomplit en studio maintenant. Non seulement la technique numérique semble mieux maîtrisée, ceux qui effectuent l'enregistrement redevennent plus sensibles d'un point de vue artistique, plus que simplement techniquement experts.» Alors, pourquoi se priverait-il du plaisir de poursuivre sa quête du meilleur son possible, surtout qu'en studio, «on fait un tri, alors qu'en concert, on réagit sur le vif, cela veut dire que le disque reste un objet fixe, de qualité, soit, mais fixe, et avec lequel j'aime vivre. Alors que le concert, c'est le moment où...».

Histoire de piano

Le piano est un instrument capricieux. Difficile à enregistrer, et en concert, le pianiste en change de soir en soir. «Avec un bon instrument et à l'aide d'un bon technicien, j'arrive généralement à m'en sortir, c'est-à-dire à trouver un instrument qui me convienne relativement correctement.» Aujourd'hui, il joue exclusivement sur des Steinway. Apparaissant, pourtant, il y eut une période Bechstein, puis une ère Bösendorfer. Pourquoi ce choix? La réponse est radicale.

«On ne trouve plus de bons Bechstein ou Bösendorfer aujourd'hui, ou si peu! Avec Steinway — et je le redis: avec un bon technicien pour préparer le piano —, je trouve qu'on obtient une sonorité vraiment supérieure, et surtout, je peux la retrouver dans la plupart des salles.» Handicapé par un mal de dos qui a dû lui faire annuler quelques récitals il y a environ trois ans, Brendel se dit complètement remis. «Je me



SOURCE FACULTE DE MUSIQUE Alfred Brendel

sens en pleine forme et compte bien pouvoir jouer du piano tant que cela me sera possible. J'ai encore tellement de choses à trouver et à faire partager — dans Schubert, par exemple, et dans certains concertos de Mozart que j'aimerais bien enregistrer avec sir Charles Mackerras — que je ne tiens pas à m'arrêter.»

Cette dernière exploration a déjà commencé au disque. Sans viser l'intégrale, comme celle déjà réalisée avec sir Neville Marriner, son choix semble bien assis, et autant il se sent à l'aise avec l'Orchestre philharmonique de Vienne, autant il s'est produit une sorte de coup de foudre avec le Scottish Chamber Orchestra. Faute de pouvoir communiquer à cette expérience en salle, le disque en sera le témoignage attendu.

A 70 ans, Brendel a encore des surprises à vivre et surtout à faire partager. L'homme sait ce qu'il veut, le pianiste veut explorer, l'artiste partager. On en connaît plus sur son site Internet (www.geocities.com/vienna/2192/Brendel.html), où on peut même consulter de larges extraits de ses écrits et pensées. En attendant, on s'habille joyeusement le cœur pour le récital.

RÉCITAL ALFRED BRENDEL

Montréal, samedi 31 mars, salle Claude-Champagne, 20h
Renseignements: (514) 842-2112
Ottawa, jeudi 12 avril, salle Southam
du Centre national des arts, 20h
Renseignements: (613) 947-7000

DISQUES CLASSIQUES

Maniaques, à vos postes!

BLANCHE-NEIGE

Heinz Holliger: Schneewittchen (Blanche-Neige), opéra en un prologue, cinq scènes et un épilogue d'après l'œuvre de Robert Walser. Schneewittchen (Blanche-Neige): Juliana Banse (soprano); le vieux roi: Cornelia Kallisch (alto); le prince: Steve Davislum (ténor); le chasseur: Oliver Widmer (baryton); le roi: Werner Gröschel (basse). Orchestre de l'Opéra de Zurich. Dir.: Heinz Holliger. ECM New Series ECM 1715/16, 465 287-2.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Souvent, on croit que la musique dite contemporaine a besoin d'une introduction. Mettez Schneewittchen (Blanche-Neige) dans votre lecteur et écoutez en suivant la traduction, sans lire les notices explicatives. Le chef-d'œuvre parle de lui-même et, même s'il s'agit d'un opéra, la musique est suffisamment forte et théâtrale pour qu'on parvienne à une essence certaine de l'œuvre.

Ce n'est pas l'histoire de Blanche-Neige. C'est, en deux heures, une rencontre au finish entre les personnages après le déroulement du conte. Il s'y dit là des choses terribles, et à deux niveaux, simultanément, car telle est la beauté de la musique dramatique depuis Mozart.

L'origine du livret vient de l'œuvre de Robert Walser, poète suisse du tournant du siècle dernier (1878-1956), sorte de Rimbaud helvétique ou de Hölderlin allemand. Son «livret» est d'une versification sidérante: l'opéra nous fait découvrir un gigantesque poète.

Heinz Holliger, hautboïste, chef et compositeur suisse lui aussi, ne demande guère de présentation. Chef, il est souverain dans cet opéra. Le compositeur réussit l'œuvre d'esthétique d'avant-garde qu'on n'attendait plus. L'usage de la harpe de verre comme la prise de son très studio confèrent un caractère d'une contemporanéité absolue et fraîche dans un monde généralement gris.

L'originalité saute aux oreilles de partout. Nous sommes ici en droite ligne de l'héritage expressionniste

sans qu'on puisse parler d'autre chose que de famille artistique. Voilà qui campe le décor musical de vocabulaire et d'esthétique sans pour autant effleurer vraiment la grandeur de l'immense personnalité qui impose cet opéra comme étant nécessaire.

Mozart: peu de compositeurs ont en effet si bien su rendre les situations et les personnages dans une telle entéreté. On croit à tout dans ce délire, même aux fadaïses du Prince charmant, si insipide. En fait, il s'agit davantage de parallèles mythiquement réactualisés par une distribution exceptionnelle.

Holliger a choisi ses cinq voix en parallèle aux cinq scènes, tout comme la division en sept de l'opéra ramène aux sept nains, éternels absents car paradigmes d'un monde onirique heureux qui n'existe plus dans la déchirure de la réalité psychologique. Voilà le prétexte à la grandeur enfin réalisée de l'écriture d'un opéra.

Le problème éludé par Messiaen dans son Saint François d'Assise et par Ligeti est ici résolu — comme chez Berg et Mozart. Chaque personnage a son mode d'expression musical et sonore, ce qui apporte une animation aux divers dialogues où, comme dans les oppositions sens-contrasens du texte, se crée un choc sémantiquement multiple entre les musiques. En plus, fidèle à son habitude, Holliger ne se gêne pas pour user et inventer moult effets spéciaux qui vont de la séduction irrésistible jusqu'à la curiosité voyeuriste presque malsaine.

On trouve dans Schneewittchen tout un concentré-résumé des progrès qu'a pu accomplir l'opéra au XX^e siècle. Dieu sait que ce genre a connu des crises, du révisionnisme à l'absolutisme, du non-opéra au théâtre musical, et on l'a même déjà déclaré mort. Schneewittchen prouve qu'il est non seulement bien vivant mais qu'il sait encore retrouver sa mission première: faire avancer notre psyché et notre conscience, augmenter notre goût musical et, surtout, procurer des émotions aussi profondes qu'inélectablement humaines, visant l'absolu de notre condition dans sa représentation, grâce à une composition musicale renversante de premier plan. Telle est la force de cet art-là.

L'ATELIER D'OPÉRA DE L'UQAM PRÉSENTE

La Flûte enchantée

de Mozart
Les 5, 6 et 7 avril
(du jeudi au samedi) à 19 h 30
Le 8 avril 2001 (dimanche) à 14 h

Mise en scène : Colette Boky
Direction musicale : Martin Foster
Dialogues : Jacques Létourneau

Avec les étudiant(e)s du Département de musique de l'UQAM, L'Orchestre de l'UQAM, le Chœur de l'Atelier d'Opéra de l'UQAM, Les étudiant(e)s du Département de théâtre de l'UQAM et Les danseurs et danseuses du Conservatoire de danse de Montréal

UQAM Centre Pierre-Péladeau
Admission générale 18 \$
Étudiants 10 \$

Découvrez l'État de Mexico

Le Gouvernement de l'État de Mexico vous invite à l'exposition

EXPOMEXIQUEUSE 2001,

qui aura lieu à Espacio México

2055 rue Peel, entre Sherbrooke et Maisonneuve MONTREAL QC.
H3A 1V4 du 27 au 4 avril 2001.

Expo Mexiquense 2001

mcgill orchestre chamber orchestra de chambre mcgill

Depuis 1939, fondateur: Alexander Brott
SAISON 2000-2001

Boris Brott
chef d'orchestre

Paul Merkelo, trompette
Saint-Georges: Symphonie concertante en sol
Leopold Mozart: Concerto en ré
Haydn: Divertimento «ECHO»
Purcell: Sonata en ré majeur
Peaslee: «Nightsong»
Jolivet: Concertino

26 mars 2001
Salle Pollack
Université McGill
20 h 00

Une soirée inoubliable en perspective!

Billets: 25\$-38\$, étudiants 15\$
Pour plus d'informations ou pour les biographies des artistes invités:
Tél.: (514) 487-5190 Téléc.: (514) 487-7390
courriel: ocm@qc.aibn.com

General Motors du Canada Limitée

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

UN AVANT GOÛT DE LA 22^e ÉDITION

28 juin au 8 juillet 2001

6 concerts exceptionnels

Billets en vente maintenant!

INFORMATION: Info Jazz Bell
877-1881 (toll-free) 515-0515
www.montrealjazzfest.com

Série PLEINS FEUX Salle Wilfrid-Pelletier PdA, 20h30

28 juin Soirée indo-jazz 30 juin 2 juillet

DIANA KRALL Nouveau spectacle en primeur 18h30 et 22h

«REMEMBER SHAKTI» JOHN McLAUGHLIN guitare

BUENA VISTA SOCIAL CLUB présente ORQUESTA IBRAHIM FERRER pour invité spécial RUBEN GONZALEZ

Série GRANDS CONCERTS Théâtre Maisonneuve PdA, 18h00

29 juin 1er juillet 6 juillet

CESARIA EVORA

WAYNE SHORTER QUARTET En vedette: JOHN PATITUCCI, DANILO PEREZ et BRIAN BLADE

THE GIL EVANS ORCHESTRA

de Mourier SVO Québec Montréal

ORCHESTRE METROPOLITAIN YANNICK NÉZET-SÉGUIN présente

GALA DES 20 ans

Exceptionnel! Du jamais entendu à Montréal!

Rachmaninov

Concerto pour piano n° 1 Angela Cheng
Concerto pour piano n° 2 Richard Raymond
Concerto pour piano n° 3 André Laplante

Les musiciens de l'OM sous la direction de Yannick Nézet-Séguin

Lundi 26 mars 2001 19 h 30
Place des Arts 514 842 2112
www.orchestremetropolitain.com

LES ARTS

ARTS VISUELS

Pervertir l'installation

ÄRLIGA BLA ÖGON

(HONEST BLUE EYES)
Une exposition de Johan Zetterquist, Peter Geschwind et Roger Andersson, dans la grande galerie.

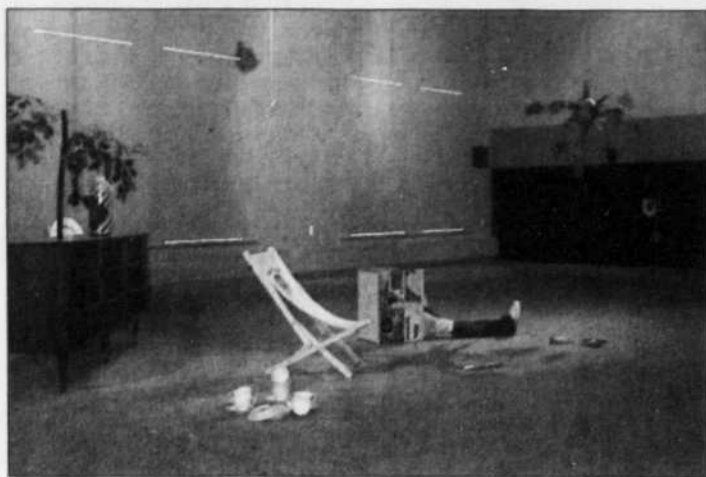
PORTRAITS DE SOCIÉTÉ
Une exposition de Marie-Claude Pratte, dans la petite galerie.

A L'ŒIL DE POISSON,
580 Côte d'Abraham, Québec.
Jusqu'au 1^{er} avril 2001.

DAVID CANTIN

Qu'est-ce qui se produit-il lorsqu'on invite trois jeunes artistes suédois peu banals à bien vouloir envahir l'espace de la grande galerie à L'Œil de Poisson? On reconnaît à peine la salle qui porte désormais la signature de ces créateurs à l'humour décapant. Dans le but de séduire et choquer à la fois, Johan Zetterquist, Peter Geschwind, ainsi que Roger Andersson font de l'installation *Ärliga Bla Ögon* la scène d'un crime esthétique. Rien ne va plus, dans ce monde qui s'appuie sur l'intrigue principale d'une série télévisée suédoise des années soixante ayant pour titre *Honest Blue Eyes*. Dans la petite galerie, au tour de la Montréalaise Marie-Claude Pratte de faire connaître sa peinture qui se regarde comme une longue bande dessinée satirique. À Québec jusqu'à la fin du mois, deux itinéraires artistiques aux allures nettement radicales.

On trouve un peu de tout entre les murs de la grande galerie de la Côte d'Abraham. Du dessin, de la photographie, des sculptures, une chaise, un mannequin, de la vidéo, de la musique, de même qu'une bien curieuse toilette. Il ne s'agit pas d'un collectif, mais de trois créateurs distincts venus de la Suède avec la ferme intention de diffuser un art où le bien tend vers le mal. Chez Johan Zetterquist, Peter Geschwind et Roger Andersson, on réagit face à ce besoin de pervertir l'objet pour mieux détourner sa raison sociale. Derrière une telle installation, on se sert d'abord de l'intrigue principale d'une série grand public en Suède qui repose sur l'ambiguïté du personnage féminin. Derrière



SOURCE: L'ŒIL DE POISSON

L'atmosphère de l'installation se veut dérangeante, subversive et mystérieusement kitsch.

l'archétype de la femme fatale se cache la fascinante et ingénieuse meurtrière. C'est pourquoi, au centre de la grande galerie, Geschwind place un corps, aux allures de cadavre, près d'une paire de mains sanglantes (en plastique) tenant un faux couteau. Les murs sont peints en rose, rouge ou autres couleurs plutôt voyantes. En entrant, des photos cherchent à reproduire des images d'une nature artificielle. Un ballon de sport, suspendu au plafond, se transforme en plante

Derrière l'archétype de la femme fatale se cache la fascinante et ingénieuse meurtrière

drôlement contaminée par une quelconque bactérie. Sur une chaise de plage, on distingue sur le tissu l'emblème du groupe de hard-rock anglais Mötörhead. Roger Andersson peint à l'intérieur d'une toilette, un univers végétal où des inconnus célèbrent la luxure sous toutes ses formes. À l'autre bout du mur, on découvre que ses peintures à l'encre bleue ne dénigrent jamais un réalisme onirique. Johan Zetterquist montre aussi que le quotidien doit être contaminé par l'artiste. Deux téléviseurs projettent des images assez curieuses en contrepoint. Dans l'un, des scènes de *Scanners* où la tête d'un homme de pouvoir anonyme explose en miettes. De l'autre côté, des marginaux ne tiennent guère en équilibre sur le sol. Du fait même, on ne sait pas exactement où se placer dans cette panoplie d'objets bizarres. On cherche à provoquer, bien sûr, la réaction la plus im-

médiante chez le visiteur. L'atmosphère se veut surtout dérangeante, subversive et mystérieusement kitsch. Comme quoi, la société contemporaine n'est pas aussi irréprochable qu'on l'imagine. Il y a probablement beaucoup à retirer de ces pratiques qui visent à corrompre le bien qui tourne plutôt mal. Le catalogue, sous forme d'affiches célébrant les vertus publicitaires du cultisme, en dit déjà long.

Il est assez rare qu'une artiste ose présenter de la peinture dans la petite galerie de L'Œil de Poisson. Chez Marie-Claude Pratte, on parlera de peinture réduite. Cette suite de petits tableaux illustre des *Portraits de société*. La construction impressionniste, grâce à des couleurs très vives et une ironie assez mordante. L'artiste détourne le cliché, l'étiquette, le lieu commun en se servant d'une esthétique qui emprunte beaucoup aux plaisirs ludiques des personnages de cette grande bande dessinée. Pratte ne passe pas par quatre chemins pour dénoncer un système d'une absurdité déconcertante. Elle accumule les images stéréotypées comme celle de l'individu qui dresse une liste de produits inutiles et désuets à se procurer à tout prix. Cette juxtaposition se fait en cédant à un penchant humoristique aussi direct qu'efficace. Les traits sont gros comme ces images qui empruntent au vocabulaire le plus familier qui soit. On se plaît à chercher attentivement les nuances, les surprises et les clin d'œil. Un autre bon coup, pour ce centre d'artistes de Québec qui ne recule devant rien.

Géométries variables

MUSEUMIFICATION

Francine Savard
Au Montréal Télégraphe
206, rue de l'Hôpital
Jusqu'au 1^{er} avril

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Francine Savard est, à Montréal, l'une des artistes qui, depuis deux ou trois ans, révise le mieux certains des acquis de la peinture abstraite géométrique (avec Stéphane La Rue et Martin Bourdeau). L'artiste a su recharger la peinture monochrome et le *shaped canvas* (dans lequel le tableau est découpé) avec un sens de la poésie remarquable. À l'Espace du Montréal Télégraphe, elle revient avec une nouvelle production qui ne nous laisse pas sur notre faim.

À Circa en 1998, Savard avait produit *La Chambre à peinture: le dépôt*. L'exposition d'alors, comme la nouvelle, offrait des fictions d'atelier. *La Chambre à peinture: le dépôt* posait l'atelier comme un lieu de création, mais aussi comme un espace de rangement, de repos des œuvres, de leur classification. Un point de vue singulier sur l'atelier se profilait, qui se poursuit aujourd'hui.

Le matériau principal de Savard est le vocabulaire de la peinture abstraite, géométrique. Par des références aux systèmes de classification des livres, par des références à l'espace de l'atelier de l'artiste comme site d'exploration mais également de rangement, l'artiste a su détourner ce vocabulaire relativement pour lui donner un nouveau souffle. On a encore en tête, précisément dans le même espace en 1998, *Les Couleurs de Cézanne dans les mots de Rilke - Essai* (1995-1996). Des tableaux étroits, à l'horizontale, étaient peints d'une couleur inspirée des mots que le poète avait mis sur la peinture de Cézanne, qu'il retrouvait sur ces surfaces. Savard manipule les mots aussi bien que la peinture. Les titres que donne Savard à ses œuvres sont soignés et particulièrement évocateurs. De *l'Objet sans nom* à ce *Casier pour objet du désir*, l'artiste embrasse ainsi des zones de significations toujours inattendues et cultive une féconde ambiguïté.

Pour une des œuvres les plus réussies de l'ensemble et dont l'emplacement, à l'entrée de la galerie, donne le ton au reste de l'exposition, l'artiste reprend no-

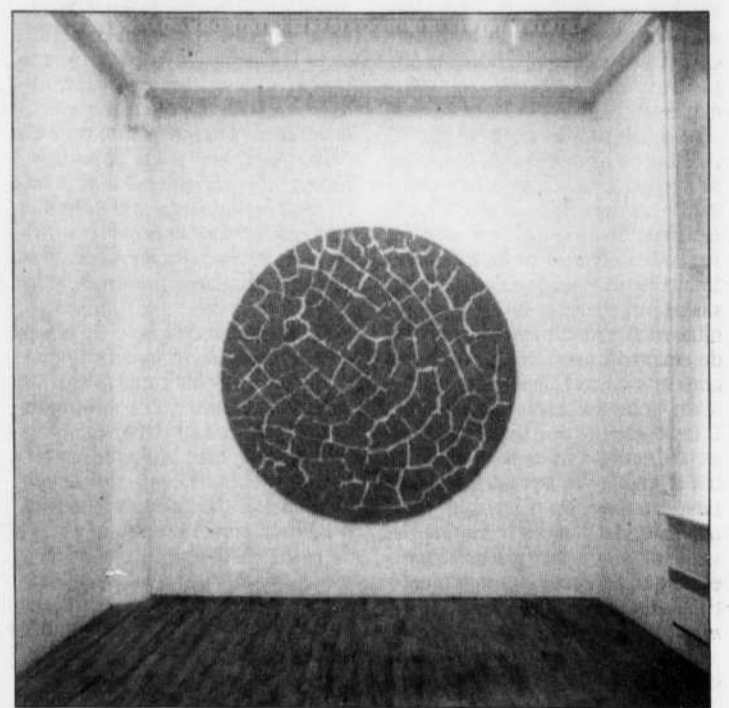
tamment de ses anciennes stratégies, où de multiples tableaux s'agglutinent pour former un plan de ville vu en surplomb. Dans un cercle de grande taille, une multitude de petits tableaux irréguliers s'épousent presque. Un interstice demeure entre chacune des formes, comme des rues qui serpentent entre les îlots ou des artères plus importantes. De cette agglomération touffue, à l'apparence spontanée, s'active une lecture de nature archéologique; l'œil parcourt ce dédale, littéralement une collection de tableaux.

L'œuvre s'intitule *Dépôt de peinture*. Dans la logique qui prévaut à la peinture de Savard, et dans l'ordre de ces fictions d'atelier, le titre pourrait bien ne renvoyer qu'à l'idée d'accumulation. Mais l'architecture, à peine née, se transforme en ruine. Silhouette ronde, fissure dans la surface grise des panneaux, l'œuvre vient d'une réalité toute triviale de l'atelier. Autant que la couleur pure, le dessin prime dans cette étendue monochrome. Savard a repris le tracé des craquelures du «dépôt» présent au fond d'un pot de peinture. Appelez ça inspiration si ça vous chante, mais il s'agit d'une manière fort astucieuse et belle (oui, belle) de réinventer le *shaped canvas*.

Le reste de l'exposition poursuit ce travail d'archéologie.

Dans la seconde salle comme dans la dernière, plus grande, Savard a accroché au mur, régulièrement, comme sur les rayons d'une bibliothèque, d'autres formes découpées et peintes, dont on finit constamment par se demander si on ne les a pas vues dans *Le Dépôt de peinture*. Cet *Objet sans nom* et ces *18 objets d'engramme* activent les registres de la mémoire visuelle. Ces «formes innommables», comme les désigne l'artiste, des engrammes, soit ces traces laissées dans le cerveau, traces physiques de la mémoire, entrent immédiatement en résonance avec ce qu'on a vu quelques minutes auparavant. Par là, on sent qu'une réflexion solide et manifeste a été menée pour ce qui est de l'accrochage, de la séquence des œuvres dans l'espace. De façon générale, cela ne va malheureusement pas de soi.

Enfin, un autre «dépôt de peinture», sorte de signe architectural (une construction à la fonction trouble), est en fait une structure tridimensionnelle, rectangulaire, faite de bois. On imagine des faux cadres de tableaux. Ce *Casier pour objet du désir* est lui aussi sans nom, sans objet. Un vide qui appelle toutes les formes. Encore une fois, avec cette exposition, Savard manœuvre pour laisser l'œuvre ouverte. Tout en finesse, en intelligence, et sans négliger la sensibilité.



FRANÇOIS LECLAIR

Dépôt de peinture, de Francine Savard.

Ils sont jeunes...

Dominique Goupil Lenny Piroth-Robert
Mary Hayes Rafael Sottolichio
Peter Hoffer Keer Tanchak
Yann Leroux

Jusqu'au 31 mars

GALERIE SIMON BLAIS

451, rue Clark Montréal H2T 2E3 514-849-1165. Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h.

GALERIE BERNARD

M. FERNAND TOUPIN (R.C.A.)

AIRES ÉCLATÉES

Œuvres récentes

DU 10 AU 31 MARS 2001

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770

du mardi au vendredi de 11 h 00 à 18 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

GALERIE DE BELLEFEUILLE

EXPOSITION DU 25 MARS AU 5 AVRIL

MICHAEL SMITH

VERNISSAGE

DIMANCHE 25 MARS, 13H - 17H

CATALOGUE DISPONIBLE

1367 AVE. GREENE, WESTMOUNT

TEL. 514 933 4406 FAX: 514 933 6553

LUN - SAM: 10H - 18H / DIM: 12H - 18H

WWW.DEBELLEFEUILLE.COM

CIRCA

LISETTE LEMIEUX

ET SON INVITÉE

CLAIRE SAVOIE

Du 24 mars au 21 avril 2001

Vernissage le samedi 24 mars de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

LIBRAIRIE DU MUSÉE

SOLDE ANNUEL

Du 17 mars au 1^{er} avril 2001

Jusqu'à 50% de rabais

Cet escompte est valable à la BOUTIQUE également.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1390, rue Sherbrooke Ouest

(514) 285-1600

TEXTILES EN QUATRE TEMPS impressions textiles

Johanne DUCHARME
Gilbert PAIEMENT
Christine PÉNINOU
Nathalie TREMBLAY



JUSQU'AU 8 AVRIL 2001

Entrée libre

mardi, mercredi: 13 h à 19 h

jeudi, vendredi: 13 h à 17 h

samedi et dimanche: 13 h à 17 h



Maison de la culture Côte-des-Neiges

5200, chemin de la Côte-des-Neiges

(entre Côte-des-Neiges)

Renseignements: (514) 872-6889

www.ville.montreal.qc.ca/maisons



Doyon/Demers Socio-esthéticiens

— AVIS —

Afin de favoriser la formation d'une micro-communauté, Doyon/Demers est intéressé à recevoir vos petits récits d'expériences vécues alors qu'ayant enduit l'extrémité d'un bâtonnet de bois avec de la gomme de sapin, vous le déposiez sur un cours d'eau — que ce soit à partir des éléments reçus lors de l'événement *Les yeux rouges* (5 août 2000, Rouyn-Noranda) ou à la suite de toute autre circonstance réunissant les conditions nécessaires à la conduite de cette expérience.

doydem@cam.org

LES ARTS

ARTS VISUELS



RICHARD-MAX TREMBLAY

Cette nouvelle installation emprunte à Faust le travail de pétrification.

Le corps sidéré

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

A l'ain Pelletier est entré au Musée d'art contemporain en 1985. Il faisait alors partie de l'exposition *Peinture au Québec: une nouvelle génération*. En 2001, il franchit de nouveau la porte de l'institution muséale. Et, cette fois-ci, avec une installation vidéo. La fascination pour le corps ne se dément pas dans le travail de Pelletier, d'ailleurs comédien. En fait, son travail porterait davantage sur notre fascination pour le corps que sur le corps lui-même.

Avant de se consacrer à cette nouvelle œuvre intitulée *Persée.id.Méduse*, le vidéaste a terminé, il y a deux ans, un triptyque colossal. *Faux fluides* (1993), *Faust médusé* (1995) et *Die Dyer* (1999), trois «contes philosophiques», précise l'auteur, constituent une somme. Il n'est pas impossible de faire une lecture des œuvres de Pelletier à partir des craintes soulevées par les biotechnologies. Ce ne serait pas forcer la note.

«Une quête d'identité» dit l'artiste, *Faux fluides* a été produit à partir des *Mémoires d'un neuropathe* de Freud, passées au crible de l'analyse de Gilles Deleuze et de Félix Guattari dans *L'Anti-Œdipe*. Dans un entretien avec la commissaire Louise Ismert, qui sera disponible mercredi lors de l'ouverture de l'exposition, Pelletier explique que cette lecture a été primordiale dans le processus de création. Dans le cas désormais connu comme étant celui du président Shreber et qui a permis à Freud de formuler sa théorie sur la paranoïa, le patient décrit son corps comme envahi par des hommes minuscules et de quelle façon, explique Pelletier dans l'entretien, «cette meute manipule son corps».

Faust médusé présente le Faust vieillissant, emprisonné dans son propre

corps, pétrifié. Le vieillard est «obsédé par son corps et par la vie de ses organes». La bande parle de vieillissement mais aussi de fécondation avant de se terminer par «l'évanouissement du personnage dans la lumière vidéographique». On y traite de la décrépitude du corps. *Die Dyer* a certainement marqué ceux qui l'ont vu. Un huis clos de trois personnages, volontairement reclus pendant trois mois, trois semaines et trois jours, se déroule dans la crainte de l'aliénation. Le résultat aura donné un magma de corps, une œuvre sur la «précarité de nos équilibres mentaux et sur le narcissisme». Ces trois œuvres seront présentées au MACM les mardi, jeudi et samedi.

La nouvelle installation emprunte à Faust le travail de pétrification. L'œuvre traite d'épouvante. Nous place devant. La claustration, celle dans laquelle le corps est confiné, est encore abordée par le vidéaste. Pelletier revient à la mythologie grecque, soit au récit de Persée devant la Méduse au regard qui pétrifie. Du récit, Pelletier a retenu le moment précédant tout juste le drame, entre «l'aveuglement ou le mutisme». Encore une fois, Pelletier explore la parole dans sa plus ultime fragilité alors qu'elle ne peut prendre corps et que le corps la ravale, incapable d'en faire davantage.

Ismert explique que dans l'œuvre, des «personnages de lumière sont confrontés à leur réalité charnelle», incarnée notamment par des organes. Réalité et irréalité se croisent dans ce drame revisité par l'artiste. Un «cri silencieux» pour percer le «silence malsain sur la mort» qu'alimente nos sociétés technologiques, dit encore Pelletier.

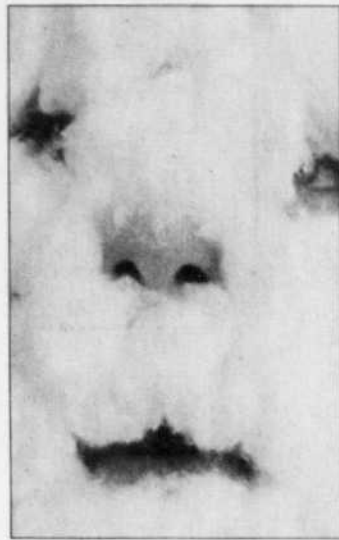
PERSÉE.ID.MÉDUSE

Au Musée d'art contemporain de Montréal
Du 4 avril au 6 mai

L'artiste en proie à ses démons

LANTERNES/
LIGHTHOUSESEric Raymond
Dazibao, jusqu'au 8 avril

FUZZYFACE

Nelson Hendricks
Optica, jusqu'au 7 avrilJEAN-CLAUDE
ROCHFERT

NELSON HENDRICKS

S'inscrivant à l'intérieur d'une série d'installations, *Fuzzyface* explore l'intervalle qui existe entre les images et les significations qu'elles produisent.

En franchissant le seuil de la porte, on est aussitôt accueilli par l'une de ces lanternes qui gît sur le sol comme un grand pion d'échec tombé à la renverse et nous barrant le chemin. Tout en le contournant, on jette un coup d'œil à son sommet évide et on y aperçoit l'image vidéo statique d'une flamme. Il nous semble qu'en temps normal, cette flamme devrait vaciller. Un peu plus loin plane un étroit cerceau d'aluminium dans lequel ont été introduits huit écrans miniatures à cristaux liquides et deux haut-parleurs. En principe, une trame sonore se fait entendre dès que l'on entre à l'intérieur de ce cercle et, en principe toujours, des images saccadées de sol graveleux et de vagues apparaissent en alternance lorsque l'on pénètre dans la zone sensible.

On quitte cette capricieuse auréole technologique en se dirigeant vers les deux grands «tonneaux» de bois qui reposent au fond de la galerie. En approchant de l'un d'eux, un vrombissement se fait entendre: une eau noire au fond du contenant se met aussitôt à bouillonner. Au fond de l'autre de ces deux puits glauques, on aperçoit un écran cathodique d'où émane une image de vague figée, volontairement cette fois. En retournant vers le premier tonneau, on se rend compte que les deux dispositifs sont reliés et que c'est en s'approchant de l'un de ces contenants que l'on interrompt l'arrêt sur image, permettant ainsi à la vague de poursuivre son mouvement et d'aller frapper contre le rocher.

On dit dans le communiqué relatif à cette exposition que le spectateur est «convié à reconsidérer la division métaphysique qui existe entre le monde des idées, des ima-

ges et des objets de même que l'espace existant entre le langage et les choses». Vaste programme. Beaucoup trop vaste en fait. Car, comme le dit si bien le proverbe, qui trop embrasse mal étreint, et c'est exactement ce qui se passe dans cette expo. D'une part, l'artiste est ici visiblement dépassé par la quincaillerie électronique qu'il utilise et qui ne fonctionne qu'à moitié, donc pas du tout. En effet, lorsque cela ne fonctionne pas techniquement, la magie n'opère tout simplement pas. D'autre part, et cela malgré ses prétentions, on reste avec l'impression tenace que l'artiste ne possède pas l'aisance communicationnelle, les outils conceptuels et la

L'artiste,
qui s'évertuait
jusqu'alors
à se faire
image-
fantôme,
devient
animal
mythique

dextérité technologique que requiert la mise en place de dispositifs médiatico-langagiers qui interrogeraient véritablement le fonctionnement des images et des idées, comme parvient si bien à le faire Gary Hill, par exemple. Il en résulte une expo d'une lourdeur affligeante parce que les visées complexes de départ aboutissent à de plats et laborieux exercices de démonstration.

Tout à fait à l'opposé de ce qui précède, la petite galerie d'Optica présente une installation de Nelson Hendricks, certes empreinte de gra-

vité, mais d'une extrême justesse de ton. À l'entrée de la salle, contre le mur qui referme l'espace, l'artiste a installé sur une tablette un livre ouvert à la page montrant le fameux portrait de Van Gogh à l'oreille coupée. Tout juste à côté est accroché un petit tableau que l'on suppose peint par Nelson Hendricks lui-même. Ce tableau, maladroitement peint, reprend sensiblement le même motif que l'autoportrait de Van Gogh, à quelques modifications près cependant. En effet, l'artiste a changé les traits intérieurs du visage pour des lignes qui évoquent plutôt la gueule et le museau d'un félin. C'est ici que la brève citation de Ludwig Wittgenstein qui introduit au communiqué se fait utile et prend tout son sens: «Dans tout grand art, il y a un animal SAUVAGE: dompté.»

Arrivé à la petite galerie adjacente au couloir, un projecteur vidéo trône au milieu de la pièce. Ce projecteur transmet une petite image verticale parfaitement ajustée à la ligne de rencontre entre le mur et le sol. Que représente-t-elle, cette image aux mouvements restreints? Il s'agit vraisemblablement de la tête de l'artiste et d'actions répétées qui consistent à engluer par touches son visage d'une colle ambrée et d'y apposer méticuleusement des boules de coton ouaté. Au fur et à mesure que le processus avance, le caractère proprement humain s'efface graduellement pour devenir de plus en plus évanescent,

voire parfaitement fantomatique. Et puis, sans que l'on sache trop à quel moment ce processus se renverse, l'artiste commence à retirer les boules de coton qui recouvraient son visage, ne laissant s'exprimer que les résidus effilochés de ouate. À cette étape-ci s'opère une subtile mais non moins impressionnante métamorphose. L'artiste, qui s'évertuait jusqu'alors à se faire image-fantôme, devient, presque à notre insu, animal mythique, sorte de loup garou ou de chat «sauvage». Ou peut-être qu'il s'agit tout simplement d'une métaphore de l'artiste lui-même en proie à ses démons. C'est au gré de votre imagination, que l'on suppose fertile. S'inscrivant à l'intérieur d'une série d'installations, celle-ci, qui s'intitule *Fuzzyface*, «explore, selon l'auteur, l'intervalle qui existe entre les images et les significations qu'elles produisent». Avec des moyens réduits et un dispositif dépouillé, Nelson Hendricks nous entretient certes de cet intervalle — matière qui pourrait occuper des cohortes entières de sémioticiens pendant des décennies —, mais il parvient du même souffle à nous convaincre de la puissance d'évocation et de persuasion qu'exercent les images, de leur réelle efficacité symbolique, dirait Debray, surtout lorsqu'elles sont bien pensées et bien mises en forme. Voilà un artiste qui nous livre une œuvre à la mesure de ses ambitieux desseins.

École des beaux-arts
Centre des arts Saidye Bronfman
Printemps 2001APPELEZ-NOUS
pour recevoir votre
catalogue gratuit

514.739.2301

5170, ch. Côte-Ste-Catherine
www.thesaidye.orgCHARLES
LÉONARD
UNE RÉTROSPECTIVE

DU 8 FÉVRIER AU 29 AVRIL 2001

RENSEIGNEMENTS : (514) 847-6224 - METRO PLACE-DES-ARTS
WWW.MGLM.ORGMUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Quartier des artsLE
Retour
Des
TRÉSORS
POLONAISdu
8 février
au
6 mai
2001

Revivez l'odyssée d'un fabuleux trésor! La précieuse collection du château royal du Wawel de Cracovie est de retour à Québec et pour la première fois exposée au grand public. Un rendez-vous unique avec l'ART et l'HISTOIRE.

Heures d'ouverture : du mardi au dimanche de 10 h à 17 h,
le mercredi jusqu'à 21 h.

MUSÉE DU QUÉBEC

Renseignements : (418) 643-2150

1 866 220-2150

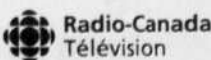
www.mdq.org

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

L'exposition est présentée grâce à la collaboration du château royal du Wawel.

Une
présentation
de laCOMMISSION DE
LA CAPITALE
NATIONALE

Québec

Radio-Canada
Télévision

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Demandez notre audioguide, notre livre-souvenir et notre jeu-découverte pour la famille.



FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

HÔTEL
LOEWS LE CONCORDE
QUÉBEC

• CHAMBRES RÉNOVÉES AVEC VUE SUR LE FLEUVE
• PETITS-DÉJEUNERS AU CAFÉ BAR SUR-LE-CAP
• BILLETTS POUR LE MUSÉE

À partir de 144 \$ par nuit, pour 2 personnes
Du 8 février au 6 mai 2001. Selon disponibilité,
certaines restrictions peuvent s'appliquer.

L'hôtel officiel de l'exposition, à proximité du Musée du Québec / Réservations : 1 800 463-5256



Grand Hôtel de Québec

Mobil
Travel Guide

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

En février dernier, le groupe Info Presse et le magazine des communications graphiques du Québec *Grafika* récompensaient, pour la quatrième année consécutive, les meilleures productions québécoises dans le domaine du design graphique. Les plus grands studios se sont une fois de plus chaudement disputés les honneurs, mais c'est une designer autonome, Lyne Lefebvre, qui a remporté le Grand Prix.

Point n'est besoin d'être docteur en arts pour constater que la sélection n'a pas dû être aisée. Il n'est que de jeter un coup d'œil aux réalisations des lauréats et des finalistes pour constater la très grande qualité de bon nombre de travaux soumis à ce concours. Grâce à un jury de professionnels du milieu dont la réflexion fut orientée par trois principaux critères de sélection, à savoir le rayonnement créatif, l'intégrité et la représentation du milieu, les ouvrages primés s'avèrent tout à la fois réjouissants par leur qualité et étonnants par leur originalité, ce qui confirme la force du Québec dans ce domaine.

Le Grand Prix 2001 a été décerné à l'unanimité à Lyne Lefebvre pour le design du catalogue d'exposition *Porter le mur comme le masque* (texte de Louise Provencher, photos de Serge Clément et Brice Desrez) publié aux Éditions Les 400 Coups. Dans un jeu systématique de quadrillage tout en simplicité et en équilibre, Lefebvre a réussi à allier originalité, recherche pure en design et respect scrupuleux de l'esprit du texte pour en arriver à une véritable symbiose des éléments visuels et textuels. Chaque double page a été traitée comme un module unique qui participe à un tout homogène. Une très grande réussite!

Un tour d'horizon des projets primés (voir ci-contre) permet d'observer une volonté marquée de recherche d'équilibre des formes à travers un vocabulaire géométrique le plus souvent simplifié. On s'éloigne sensiblement d'une certaine tendance au surdesign qui a marqué bon nombre de productions des années 1990 — tout particulièrement dans le design d'exposition muséale — pour revenir à une épuration formelle dans laquelle le design est d'abord et avant tout au service du message et de l'image du client. Un retour à une vision plus fonctionnaliste du design, sans pour autant tomber dans le dogmatisme néo-bauhausien, ce qui est tout de même heureux.

L'état des lieux

Véritable vitrine pour les créateurs québécois en design graphique, le concours des prix *Grafika* édition 2001 a attiré plus de 230 entreprises qui ont présenté un corpus de quelque 1200 pièces, soit près du double de la première édition en 1998. La compétition s'en est révélée d'autant relevée et a permis à de nouveaux noms de s'imposer, témoignant ainsi du dynamisme de la jeune génération en design graphique. Bien plus qu'une simple vitrine permettant aux designers graphiques d'assurer une durée de vie prolongée à des projets par définition éphémères et d'attirer de potentiels clients, ce concours est un moteur essentiel à l'autopromotion d'un milieu féroc et ultracompetitif. Et la publication d'une édition spéciale du magazine *Grafika*, entièrement consacrée aux meilleures réalisations en graphique design, dans laquelle sont présentés non seulement les travaux des lauréats mais aussi ceux des finalistes — et où, parfois, il est malaisé de distinguer les pages de publicité de celles consacrées aux lauréats tant la qualité des pubs des commanditaires est relevée! —, permet de dresser un véritable état du monde du design graphique au Québec. Lequel, ma foi, est fort réjouissant par son inventivité, sa créativité et sa qualité, ce qui laisse présager un bien bel avenir dans ce domaine!

FORMES

Quand les meilleurs gagnent

Plusieurs lauréats

Outre le Grand Prix, certes le plus prestigieux de tous et le clou de la soirée qui s'est déroulée en février dernier au Spectrum de Montréal sous l'œil attentif de plus de 900 personnes, de nombreux prix ont été décernés. De l'avis du rédacteur en chef du magazine *Grafika*, Patrick Lesort, les catégories les plus fréquentées sont les suivantes: rapport annuel, logo et papeterie.

Du côté des nouveaux médias — domaine particulièrement choyé puisqu'il est récompensé par les prix Boomerang des éditions Info Presse —, les principales catégories étaient l'animation électronique, le design électronique, le cédérom et les sites Internet. Le premier prix, dans la catégorie design électronique, est allé à la Société Radio-Canada pour *Docs en stock* (réalisation de Michel Mercier et Alain Provost sur une musique de Philippe Leduc).

Le domaine de l'affiche et de la publicité regroupe les catégories affiches (commerciale, culturelle pièce unique et culturelle série), annonce publicitaire (journal et magazine), promotion spéciale, autopromotion et publicité directe. On notera l'annonce publicitaire (journal) conçue par Diesel pour le Complexe Desjardins et intitulée *Le jazz, ça fait chaud dans le dos*, ainsi que la série d'affiches annonçant les conférences internationales Ferdie sur le design d'intérieur du Studio multimédia de la Ville de Montréal.

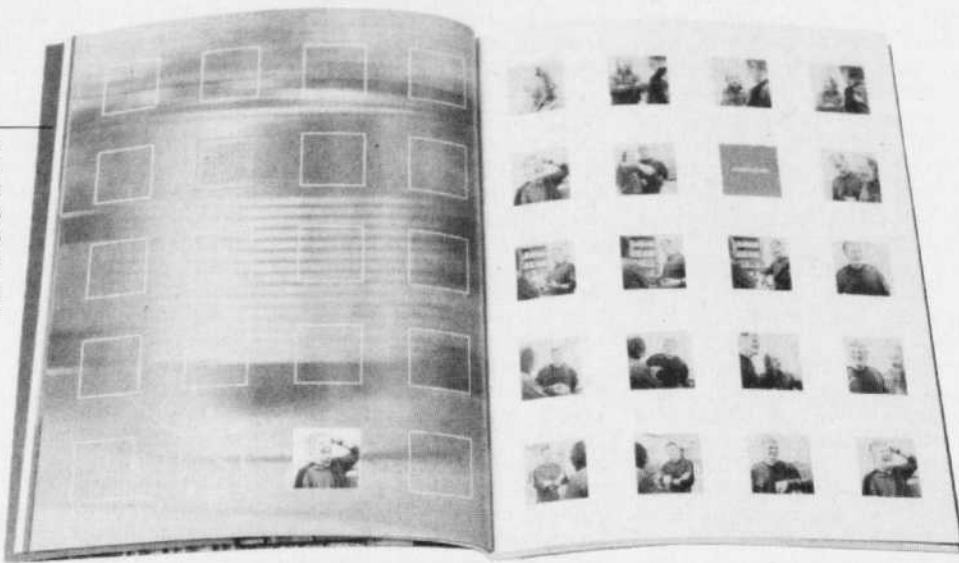
Dans le monde de l'édition, les participants se sont fait une belle lutte dans les catégories journal (d'entreprise et d'association), livre (couverture et ensemble), magazine (ensemble et couverture de périodique), rapport annuel, circulaire et catalogue commercial, dépliant et flyer, brochure et brochure culturelle, et enfin catalogue d'exposition. Outre le travail de Lyne Lefebvre, qui a rafé les honneurs dans le secteur catalogue d'exposition, on notera, dans la catégorie couverture de livre, l'amusante *Pièce à conviction* du Groupe Elastik. Du côté de la catégorie dépliant et prospectus, la palme revient à une entreprise qui en était à sa toute première participation: Bruit de fond Design. Grâce à ses «flyers» de Rave, cette jeune compagnie s'impose comme une force nouvelle sur la scène graphique.

Dans le secteur papeterie et emballage de produits, les catégories étaient les suivantes: calendrier et agenda; articles de papeterie; invitation et carte de souhaits; emballage (pièce unique et gamme d'emballages); et finalement pochette (disque compact, cassette et vidéo). La ligne de produits Cucina, réalisée par Orangetango & Station Communication pour les magasins Fruits & Passion, avec son petit côté vieillot et moderne tout à la fois, se démarque tout particulièrement.

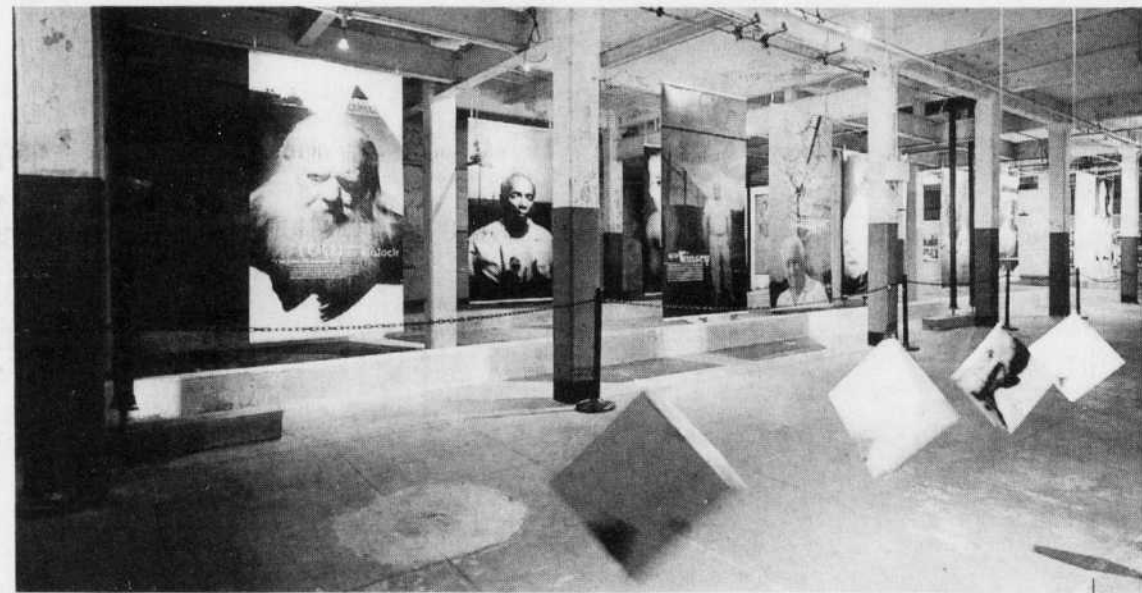
Dans le domaine de la signalétique, les catégories logotype, symbole et signature visuelle, programme d'identité visuelle et signalétique institutionnelle étaient à l'honneur. On saluera le travail titanesque réalisé par les participants et le degré de créativité que cela nécessite pour se distinguer dans un domaine aussi contraignant. En particulier, Epoxy se distingue par ses concepts élégants et originaux.

Finalement, les prix étudiants, celui en design d'exposition (commercial et muséal) et celui pour une cause humanitaire regroupent quelques-unes des réalisations les plus «punchées». La campagne publicitaire pour la Journée internationale du sida (édition 2000), préparée par Diesel pour CPAVH — dont le design, simple mais efficace, met en scène un ruban rouge piqué sur un fond blanc quasi immaculé et dont la piqure laisse s'échapper une goutte de sang sur le point de couler —, est remarquable. Ou encore la sublime présentation de l'exposition de photographies de Ron Levine, *Prisoners of Age - The Alcatraz Exhibition*, dans les murs de l'ancienne prison américaine, réalisée par Origami Communication Design. Ce design épuré et original, dont les modules de fixation aux formes géométriques simples mettent en valeur les photos de prisonniers, respecte admirablement l'architecture et l'ambiance de ce lieu empreint de la mémoire de ceux qui y ont vécu. Pudique dans son exposition, cette mise en scène convient on ne peut mieux au sujet de ce programme iconographique et au style de l'artiste.

PORTER LE MUR
COMME LE MASQUE
LYNE LEFEBVRE
CLIENT: ÉDITIONS LES
400 COUPS
DIRECTION ARTISTIQUE
ET DESIGN:
LYNE LEFEBVRE



Le design graphique au Québec a le vent dans les voiles



PRISONERS OF AGE-THE ALCATRAZ EXHIBITION
ORIGAMI COMMUNICATION DESIGN
CLIENT: RON LEVINE PHOTOGRAPHY
DIRECTION ARTISTIQUE, CONCEPTION ET DESIGN:
MICHAEL WOU



CUCINA
ORANGETANGO AVEC STATION
COMMUNICATIONS
CLIENT: FRUITS & PASSION
DIRECTION DE CRÉATION
ET ILLUSTRATION:
JEAN-FRANÇOIS LEBLANC
DIRECTION ARTISTIQUE
ET DESIGN: NATHALIE BONENFANT
CONCEPTION: ORANGETANGO,
STATION COMMUNICATIONS, FRUITS
& PASSION

PHOTOS: FRANÇOIS BRUNELLE

Prix Grafika: mode d'emploi

Présidé par le lauréat du Grand Prix 2000, Louis Gagnon, vice-président et directeur de la création chez Paprika Communication Design, le jury avait été sélectionné, cette année encore, par la Société des designers graphiques du Québec (SDGQ). Outre son président, le jury était composé de huit membres, à savoir Bastien Beauchamp (consultant interactif), Pierre Gagné (directeur de la création graphique chez Cossette Québec), Céline Grenier (chef de section des moyens de communication à la Ville de Montréal), Danielle Le Bel (directrice artistique du magazine *En route*), René Lemieux (professeur à l'Université Laval), André Marois (concepteur-rédacteur publicitaire indépendant), Mario Mercier (président d'Orangetango) et Michel Valois (designer graphique et typographe).

Les prix Grafika sont organisés par les Éditions Info Presse en collaboration avec la Société des designers graphiques du Québec (SDGQ).

Les prix Grafika sont une présentation de Domtar et de JBR La Maison du papier et sont organisés avec la participation de Adobe, StanMont, Quebecor World Graphique-Couleur, Richard Veilleux Imprimeur, Datachrome et Imprimerie l'Empreinte.

N. B.: Pour en savoir plus, on peut consulter le site www.okgrafika.com ou se procurer le numéro spécial du magazine *Grafika* (n° 67, février 2001).



FEED 01
BRUIT DE FOND DESIGN
CLIENT: JINGXI CLUB
RÉALISATION:
PIERRE EMMANUEL MESSIER

Galerie de l'Institut
de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-1255

Nouveaux produits
Nouvelles créations
Vitrine unique

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture
de la Galerie IDM
Du lundi au dimanche,
de 10 h à 17 h

IDM